





M





6-2-A-22  
L E

# COMTE

DE

# DUNOIS.

par M. Julie de Castellon.



BIBLIOTECA NAZIONALE  
ROMA  
VITTORIO EMANUELE



A PARIS.

Chez CLAUDE BARBIN, au  
Palais, sur le second Perron  
de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXI.

*Avec Privilege du Roy.*



Handwritten text, possibly a signature or name, oriented vertically.



A SON ALTESSE  
MADAME.  
LA DVCHESSE  
DE  
NEMOVRS.



ADAME,



*Il y a long-temps que j'ay  
formé le dessein de donner à vô-  
tre Altesse quelque témoignage*

*à ij*

de mon respect & de ma reconnaissance; Mais, MADAME, je n'oserois prendre cette liberté sans luy demander tres-humblement la permission de me servir de ses propres biens pour en composer mon offrande. Ce n'estoit, MADAME, que dans vos illustres Ayeuls que je pouvois trouver un Heros digne d'estre offert à vostre Altesse, & je m'applaudirois du choix que j'ay fait de M<sup>r</sup> le Comte de Dunois, si je me pouvois flater de l'esperance de le faire paroître devant vous avec tous ses avantages. Vostre Altesse ne le verra qu'amoureux & tendre dans cette aventure;



Et c'est le seul endroit de sa vie dont l'histoire generale ne fasse point de mention. Elle l'a mille fois couronné de lauriers, pour les éclatantes actions qu'il a faites dans la guerre d'Italie; mais elle m'a laissé le soin de faire la couronne de Mirthe qui doit estre la recompense de son amour & de sa fidelité. Quelqu'autre que moy s'en seroit mieux acquitté, sans doute; & c'est dommage pour la gloire du Heros & pour le plaisir du Lecteur, qu'un si beau sujet ne soit tombé en des mains plus sçavantes & plus adroites pour luy donner tous les ornemens dont il estoit di-

gne. Mais, MADAME, si le Heros & le Lecteur y eussent gagné, j'y aurois infiniment perdu; Car quel autre moyen aurois-je pû trouver de signaler l'amour & la vénération que j'ay toûjours eu pour les grands noms D'ORLEANS, DE DUNOIS, ET DE LONGUEVILLE, & qu'elle autre occasion de publier les sentimens si extraordinaires que j'ay toûjours eu pour vostre Altesse en particulier, qui ne sont pas si fort établis sur la reconnoissance que j'ay pour les obligations dont je luy suis redevable, que sur l'inclination qui porte naturellement vers elle tous mes re-

pects, & sur l'admiration que  
j'ay pour son merite, qu'il me  
semble que j'ay l'honneur de con-  
noître mieux que personne, &  
qui me fait estre avec plus de ze-  
le, de passion & de respect que  
personne du monde,

MADAME,

De vostre Altesse,

Tres-humble, tres-obeïss... &  
tres-oblig... serv... \*!\*\*\*



LE  
COMTE  
DE  
DUNOIS.



PRE's la conquete d'Italie, Charles VIII. Roy de France, revenant dans son Royaume, trouva la Reine à Amboise, avec le Duc & la Duchesse d'Alençon, & Mademoiselle d'Alençon leur fille, dont l'esprit & la beauté estoient extrêmement augmentés depuis le départ du Roy: La

Reine donna mille loüanges aux victorieux, & sur tout au Comte de Dunois, digne fils de ce fameux Comte de Dunois, à qui la France devoit son salut, en le distinguant autant des autres, qu'il les surpassoit en toutes les qualitez qui luy pouvoient attirer l'estime de tout le monde en general, & de cette grande Reine en particulier. Quoy que ce Prince receut avec beaucoup de modestie les Esloges qu'elle luy donna, ils flaterent pourtant agreablement sa gloire, & augmenterent en sa personne cet air noble & fier, qui l'accompagnoit en toutes ses actions; mais ce ne fut pas seulement pour cette gloire qu'il se trouva sensible, car il commença à sentir naître dans son cœur de certains sentimens d'inquietude, qu'il connut bien-tost pour estre les commencemens d'une grande passion; & quoy qu'il n'eut pas toujours esté indifferent, il comprit bien que les inclinations qu'il avoit eües jusques

alors, n'estoient que de legers amusemens d'une jeunesse oyfive. Madame de Cominge, mesme, qui estoit une des plus belles femmes de la Cour, luy paroissoit insupportable avec tous ses charmes, quelque dessein qu'elle eût de luy plaire; la seule Mademoiselle d'Alençon luy sembla digne de tous ses soins: L'application avec laquelle il les luy rendoit, fut bien-tost remarquée du Marechal de Gié: ce fut le premier qui s'en apperceut, & cette connoissance luy donna le plus cruel chagrin du monde; il cherchoit à se confirmer dans cette opinion, quoy qu'il n'eut pas voulu y être confirmé, & il est certain qu'il ne connut qu'il estoit amoureux de Mademoiselle d'Alençon, que par la jalousie qu'il eût du Comte de Dunois; ce Marechal estoit assez avancé en âge, la longue pratique de la guerre luy avoit inspiré quelque chose de fin & de rusé dans ses manieres, qui n'estoient pas à l'usage de la galan-

terie, il s'estoit même fait une morale severe, qui l'en avoit toujourns éloigné; mais enfin son heure fatale estoit arrivée, il examina la cause de ces nouvelles inquietudes, il les connut, il les combatit, mais il ne les surmonta pas, & quoy qu'il tint pour une maxime assurée que l'amour estoit l'écüeil de la vertu, il ne laissa pas d'y échoüer. Comme l'incertitude en amour est un tourment incroyable, il espera qu'il s'en pourroit tirer en découvrant si le Comte de Dunois estoit effectivement amoureux de Mademoiselle d'Alençon; pour cét effet il fut un matin à son lever, & l'ayant trouvé seul, la conversation se tourna sur le chapitre des Dames; le Mareschal qui vouloit s'instruire, & qui parloit selon ses veritables sentimens, exagera fortement la beauté de Mademoiselle d'Alençon, & ne manqua pas d'observer en mesme temps le visage du Comte, il en tira des conjectures assurées de la passion

passion de ce Prince, qui furent confirmées par ses discours, lors que le Marechal, pour le luy faire avoïer, luy dit l'opinion qu'il en avoit. Il est certain, luy dit le Comte, que la beauté de cette Princesse a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il n'en avoit jamais senty de pareille, je connois presentement que je n'avois jamais aimé, & je croy mesme que je ne conteray plus les jours de ma vie, que par celuy auquel a commencé mon amour: Mais luy dit le Marechal, estes vous asseuré qu'elle réponde à vos sentimens, & ne craignez-vous rien de sa jeunesse, incapable de connoistre vostre merite, ny les soins que vous prenez pour elle; Je crains tout, luy repartit le Comte, mais j'espere tout aussi, & je suis persuadé que la crainte & l'esperance, sont des suites infaillibles de l'amour: Vous avez, repartit le Marechal, un merite infiny, qui vous attire sans doute l'estime & le respect de tous



ceux qui vous approchent ; mais, Monsieur , croyez-moy , l'amour est quelquefois un effet du caprice, plutôt que de la raison , & quoy que vous foyez digne d'occuper le cœur de la belle Princesse que vous aimez, le destin en a peut-estre ordonné autrement ? pour moy je tiens, continua le Marechal , qu'il est plus dangereux de risquer en amour ; qu'en guerre, & la difficulté qui ne m'a jamais arrêté dans les occasions les plus dangereuses, me paroistroit icy un monstre épouventable. Vous sçavez bien aussi Monsieur le Maréchal , interrompit le Comte , que plus le peril est grand , plus il est glorieux de le surmonter ; une conquête facile ne dōne point de gloire ; & dōne par consequēt peu de plaisir ; quoy qu'il en soit , je suis resolu de m'abandonner tout entier à mō amour. Comme la victoire, dit le Maréchal, est l'appanage des Heros , je suis persuadé , Monsieur , que vous remporterez celle où vous aspirez, pour

veu que les interets de l'Etat ne s'opposent pas à ceux de vostre amour. Je ne sçay si le Mareschal n'en auroit point dit plus qu'il n'en vouloit dire, si le Marquis de la Trimoüille ne fust entré, & n'eust finy cette conversation, pour en commencer une generale? le Mareschal sortit l'esprit remply de diverses pensées, qui luy donnoient une cruelle inquietude, sa passion exigeoit de luy une conduite que sa vertu condamnoit; mais enfin le plus fort l'emporta sur le plus foible, & luy fit prendre la resolution de chercher une confidente, qui fust dans les mesmes interets que luy, de traverser l'amour du Comte de Dunois; il choisit pour cela Madame de Comminge, dont il connoissoit l'esprit fin & hardy, & dont il n'ignoroit pas l'inclination pour le Comte; apres luy avoir avoué son amour pour Mademoiselle d'Alençon, il tira adroitement de sa bouche, l'aveu de sa passion pour le Comte de Du-

nois ; ils resolurent que Madame de Cominge , qui avoit son logement dans le Chasteau, redoubleroit son assiduité aupres de Mademoiselle d'Alençon , & qu'elle tâcheroit de s'insinüer dans l'esprit de cette Princesse , par toutes les complaisances qu'elle pourroit acquérir son amitié. Cependant on commença à songer aux divertissemens que l'on pouvoit prendre en ce lieu ; la saison estoit belle , & le Prin-temps commençoit à redonner des feüilles aux arbres , & des fleurs aux prairies : comme il n'en est point de si belles dans tout le monde , que celles qui bordent la Riviere de Loire , la Reyne fit partie d'aller passer un jour entier dans l'Isle S. Jean ; il n'y avoit point de maison assez commode pour la recevoir , & l'on estoit en peine d'imaginer quelque invention pour éviter l'ardeur du Soleil ; mais le Comte de Dunois se chargea du soin de cette journée , & l'on se prepara pour cét innocent

plaisir, comme pour une feste magnifique ; la pluye le retarda pourtant de quelques jours , pendant lesquels le Marechal estant allé chez Mademoiselle d'Alençon, l'a trouva un peu plus mélancolique qu'elle n'avoit accoûtumé de l'estre ; elle congedia mesme Maïsiere, un de ces plaisants suivant la Cour, dont la folie apparente cache une fine politique , qui ne laisse pas de les conduire aux fins qu'ils se proposent , & qui divertissoit quelquefois la Princesse ; cela fit conjecturer au Marechal qu'elle n'avoit pas l'esprit dans son assiete ordinaire , particulièrement en la voyant deux ou trois fois distraite ; aussi-tost il raisonna en jaloux sur ce changement, & crût que le Comte de Dunois avoit entretenu Mademoiselle d'Alençon de de son amour, & sans penser aux consequences de la fausse conjecture, il ne pût s'empescher de luy demander la cause de ce chagrin : En verité, luy dit-elle, je ne vous le sçau-

rois dire presentement , quoy que je sçache bien que je ne suis pas si gaye qu'à l'ordinaire , je n'en sçay pourtant pas de bonne raison : Un si grand changement , Mademoiselle , interrompit le Marechal , n'arrive guere sans sujet , vous n'estes pas dans un âge où les affaire generales , puissent vous tenir fortement au cœur , & vous n'estess pas assez instruite de celles de vostre maison , pour vous en faire une occupation ; ainsi je conclus que vostre mélancolie a une source secrette , que si ce n'estoit point estre trop temeraire de la vouloir penetrer , j'oserois peut-estre m'asseurer de n'en estre pas trop éloigné : Vous estes admirable , Monsieur le Marechal , de me vouloir persuader que je suis malade quand je ne me plains point ; je vous redis encore ce que je vous ay des-ja dit , qui est que je n'ay point de chagrin , & que si vous m'avez trouvée mélancolique , c'est sans doute que vous estes arrivé pendant

mon quart-d'heure de rêverie ; en effet continua-t-elle, je ne connois presque personne qui n'ait le sien, quelque gay que l'on soit. Ah ! Mademoiselle, reprit le Mareschal, on s'en retire aisément quand on ne s'y entretient pas avec plaisir, & vous défendez trop bien cet heureux quart-d'heure, pour laisser croire qu'il ne vous est pas infiniment agreable ; vous avez raison poursuivit le Mareschal, vous avez raison Mademoiselle, la déclaration que Monsieur le Comte de Dunois vous a faite de son Amour, merite bien que vous y pensiez ; je vous demande pardon, Mademoiselle, si j'entre dans un secret où sans doute vous ne me voulez pas appeller. Je ne sçay pas, reprit froidement Mademoiselle d'Alençon, si Monsieur le Comte de Dunois a de l'amour pour moy, mais du moins sçay-je bien qu'il ne s'est pas hazardé de me le dire, il sçait que les personnes de son rang & du mien ne sont pas les

maîtres de leurs choix, & quand ce que vous dites seroit véritable, ce ne seroit pas de luy que je le devois apprendre : Il seroit du moins de vostre prudence de ne le pas faire, repliqua le Mareschal, car comme vous le dites fort bien, Mademoiselle, les personnes de vostre naissance sont presque toujours les victimes du bien public, & les raisons de l'estat prevalent souvent sur les inclinations du cœur; les affaires sont mesme dans une conjoncture où le Roy a besoin de se faire des alliez, pour s'opposer aux ennemis que le bruit de sa gloire a soulevés contre luy. De grace, Monsieur le Mareschal, reprit Mademoiselle d'Alençon, ne troublez point ce moment de resverie, où vous croyez que je m'entretiens avec plaisir, & s'il se peut n'en faites pas un moment fâcheux; parlons plustost du divertissement à quoy l'on se prepare. La Princesse n'eût pas finy ces paroles, que le Comte

de Dunois arriva dans sa chambre ; le Marechal sortit un moment après ; mais ayant trouvé Madame de Cominge , il l'envoya chez Mademoiselle d'Alençon , pour ne laisser pas le temps à cet Amant , d'entretenir sa belle Princesse en particulier : lors qu'elle le vid entrer, elle rougit , ne pouvant penser, sans quelque confusion , à ce que le Marechal luy venoit de dire ; elle le cacha pourtant , & pour ne pas s'exposer à une conversation qui l'auroit augmentée , elle parla de choses generales , évitant autant qu'elle pouvoit de tomber dans les particulieres : Le Comte de Dunois, au contraire, abaissoit toujors la voix, & cherchoit avec empressement ce que Mademoiselle d'Alençon évitoit avec precaution ; cependant il estoit prest de s'expliquer , lors que Madame de Cominge arriva , qui l'en empescha. Ce fut par ce contre-temps qu'elle commença à nuire au Comte, qui ne le prit pourtant, dans



ce moment, que pour un cas fortuit ;  
Après avoir quelque temps parlé  
de choses indifferentes , il vint tant  
de monde chez Mademoiselle d'A-  
lençon, qu'il desespéra de recouvrer  
l'occasion que Madame de Comin-  
ge luy avoit fait perdre ; il fut chez  
la Reyne , qu'il trouva accompa-  
gnée de peu de personnes : Elle luy  
dit qu'elle s'estoit apperceuë qu'il  
estoit amoureux de la Princesse , &  
mesme elle eût la bonté de l'assu-  
rer qu'elle approuvoit son amour, &  
qu'elle luy seroit favorable. Après  
l'avoir confirmée dans l'opinion  
qu'elle en avoit , il la supplia tres-  
humblement de luy continuer sa  
protection , & de vouloir bien pres-  
senter l'esprit du Roy sur son Maria-  
ge avec cette Princesse ; la Reyne  
luy promit de le faire , quand elle  
le jugeroit à propos , mais elle luy  
dit qu'elle estoit d'avis de prevenir  
l'esprit du Duc & de la Duchesse  
d'Alençon. Le soir mesme l'on reso-  
lut que l'on executeroit le lende-

main la partie de l'Isle S. Jean : le jour suivant, la Reyne estant habillée, toutes les Dames de la Cour se rendirent auprès d'elle, l'on partit dans des Carosses pour aller au bord de la Riviere, où l'on trouva diverses petites barques peintes & dorées, pour servir à passer la Reyne & toute sa suite ; le jour estoit beau, l'air temperé, & jamais les femmes de la Cour n'avoient esté si belles que dans leur parure negligée: Mademoiselle d'Alençon sur toutes avoit des charmes en cet estat, dont il estoit impossible de se d'fendre: S'ils firent un puissant effet sur le cœur du Comte de Dunois, ils acheverent de faire perdre la raison au Mareschal, qui voulut estre de cette feste, non pas pour son plaisir, ny pour contribuer à celuy des autres, mais pour y souffrir tout ce que la jalousie a de plus cruel, & pour la troubler s'il avoit esté en son pouvoir. La Reyne décendit au bord de la prairie de plaisance, mais

au lieu de trouver seulement des faules & des osiers, elle vid une bordure regnliere d'orangers, de grenadiers, & de myrthes; & pour des fleurs sauvages, toutes celles que le Prin-temps peut produire dans les Jardins les plus embellis: La Reyne fut agreablement surprise à cét aspect, & plus encore en entrant dans des cabinets de verdure, que l'on avoit preparez pour la recevoir; un nombre infiny de festons de jonquilles & de violettes, dont ils estoient ornez par dedans, faisoient un effet agreable & surprenant; le repas y fut superbe, la musique de Haubois & de Musettes y estoit complete, & servit d'entre-Acte à une Pastorale parfaitement bien representée: Toute la Cour fut surprise qu'en quatre jours toutes ces choses eussent pû estre disposées avec tant de propreté & d'exactitude. Sur le soir la Reyne voulant goûter la douceur de l'air, se promena long-temps appuyée sur Madame

dame de Cominge, qu'elle entretenoit en particulier. Le hazard voulut que la plus grande partie des hommes se diviserent en diverses troupes; les uns s'amuserent à cueillir des fleurs, les autres à considérer le cours de l'eau, & tous ensemble faciliterent au Comte de Dunois, la liberté d'entretenir Mademoiselle d'Alençon. Le Mareschal eût bien voulu s'y opposer, mais le Marquis de la Trimouille, qui sçavoit bien le plaisir qu'il feroit au Comte de détourner ce fâcheux, le mit adroitement sur le chapitre de la Guerre & de la Politique, pendant que Mademoiselle d'Alençon évitoit autant qu'elle le pouvoit la conversation particuliere du Comte; mais il estoit temps qu'elle apprist de sa bouche, une chose qui n'estoit pas inutile à sa satisfaction, & que sa seule modestie luy faisoit éviter. Vous voyez, luy dit-il, Mademoiselle, comme tout le monde me faci-

lite l'occasion de vous entretenir d'un secret important, dont la Reyne m'a permis de vous faire confidence; elle m'a mesme ordonné de ne le dire qu'à vous. Comme je suis tous les jours auprès de la Reyne, repliqua Mademoiselle d'Alençon, & qu'elle me fait l'honneur de me parler assez souvent, je croy que s'il y avoit quelque chose de particulier, dont elle voulust que je fusse instruite, je crois, dis-je, qu'elle n'auroit donné cette commission à personne: Elle m'a pourtant choisi pour cela, reprit le Comte de Dunois, & pour ne pas perdre de temps à m'en acquitter, sçachez Mademoiselle que la Reyne ayant connu la passion que j'ay pour vous, & le respect qui m'empeschoit de vous le dire, m'a commandé de ne vous en plus faire un mystere. Le seul nom de la Reyne, repartit Mademoiselle d'Alençon, m'impose tant de respect, qu'il m'empesche

de vous témoigner un peu plus severement, la confusion que cette declaration me donne ; pour ne pas démentir le respect que j'ay pour elle, & pour ne rien faire aussi contre ce que je dois, trouvez bon que je m'en tienne à ce qu'il m'est permis, & que je vous die qu'il est deffendu aux personnes de vostre rang & du mien, de faire leur destinee. Mais Mademoiselle, repartit le Comte, ce que la Reyne authorise n'est-il pas pour vous une loy indispensable ? Ce qu'elle m'ordonnera, repliqua la Princesse, en sera toujours une pour moy ; mais j'attendray, s'il vous plaist, qu'elle me prescrive ses loix, n'ayant pas dessein de les prevenir. Le Comte se disposoit à luy faire connoistre la tendresse de ses sentimens, lors qu'on vint avertir la Reyne que le Roy abordoit dans l'Isle: Cette nouvelle finit à la verité un entretien bien doux pour le Comte, mais il eut

ROUEN  
 Bibliothèque  
 de la Ville  
 17

la consolation de ne voir ny aigreur ny colere dans les beaux yeux de la Princesse : Cependant le Marquis de la Trimouïlle n'estoit pas peu empesché, car il entretenoit le Marechal de Gié, dans l'esprit duquel il trouva tant d'alteration, qu'il crût qu'il iroit jusques à la folie ; de toutes parts où le Marquis le conduisoit, il vouloit toujous prendre la route qui le pouvoit mener vers le Comte ; il prononçoit le nom de ce Prince pour celuy d'un autre, il levoit les ye ux au Ciel, il fraploit des mains, il disoit de certaines paroles entre ses dents, si mal articulées, qu'on ne les pouvoit entendre, & quelquefois il tomboit dans un silence dont Monsieur de la Trimouïlle ne les pouvoit tirer qu'à force d'interrogations. Le Roy estant arrivé, tout le monde se rassembla auprès de la Reyne ; le Roy qui avoit eu ce jour-là quelques dépesches à faire, ne l'estant venu joindre que

Sur le soir, il ne laissa pas de participer encore à des plaisirs fort agréables; car si-tost que le jour fut finy, l'on vit sur la Riviere mille feux d'artifices ingenieusement inventez, & tirez au bruit de cent trompettes: A ce divertissement succeda un autre repas plus magnifique que le premier, ensuite duquel on passa dans un cabinet de verdure, éclairé d'un grand nombre de lumieres, dans des lustres de cristal, & ce fut en ce lieu que le Bal commença: Mademoiselle d'Alençon y dansa si bien & de si bonne grace, qu'elle se fit generalement admirer: le Comte de Dunois de son costé, joignant à sa bonne mine naturelle, le desir de plaire à sa belle maistresse, reüssit avantageusement dans son dessein; il fit mesme plus qu'il ne vouloit faire. Madame de Cominge ne le pût voir si aimable; sans sentir renouveler dans son cœur les premieres flâmes dont elle avoit brûlé pour luy;





mais elle ne les pût voir negligées sans former le dessein de s'en venger : Elle se dispensa ce soir-là de danser, & prenant son temps que tout le monde estoit occupé à ce divertissement, qui n'estoit pas moins à l'usage du Marechal ; elle le joignit pour luy apprendre que la Reyne luy avoit parlé fort longtemps : Elle luy dit qu'elle avoit connu dans son esprit beaucoup d'estime & d'amitié pour le Comte de Dunois ; mais elle luy apprit en mesme temps, qu'elle avoit remarqué que la Reyne n'avoit pas les mesmes sentimens pour luy : Il n'en fut pas surpris, car il se souvenoit bien des brigues secrettes qu'il avoit faites, pour s'opposer au Mariage de la Reyne, & des raisons qu'elle avoit de ne l'aymer pas : Après plusieurs discours sur le sujet de leur grande affaire, qui estoit la jalousie, ils demeurèrent d'accord que le Marechal previeudroit l'esprit du Roy.

à la première occasion qui s'en présenteroit. Cependant Maisiere qui cherchoit à s'instruire des aventures de la Cour, fit céder le plaisir de voir danser à celui d'observer Madame de Cominge & le Mareschal, qui estoient sortis du cabinet du bal pour entrer dans un autre : Maisiere fit ce qui luy fut possible pour entendre ce qu'ils disoient, mais ils parloient si bas qu'il n'y put rien comprendre qu'à la fin de leur entretien, qui fut une assurance mutuelle de leur fidélité : Il n'en falut pas davantage pour faire croire à Maisiere que le Mareschal & Madame de Cominge s'aimoient ; il le dit à quelqu'un en secret, celui-là le redit à un autre, & enfin toute la Cour le sceut en peu de temps : Mademoiselle d'Alençon ne fut pas des dernières à le sçavoir, car Maisiere prenoit volontiers soin de l'instruire de tout ce qui la pouvoit divertir ; cela luy donna lieu de faire une

innocente guerre à Madame de Cominge, sur le sujet de son amour, mais elle ne prit pas grand peine d'en dissuader la Princesse, estât bien aisé de couvrir, sous ce pretexte, le commerce particulier qu'ils avoiēt estably entre-eux. Les choses étoient en cét estat lors que le Roy apprit que les Napolitains s'estoient remis sous l'obeissance du Roy d'Aragon; le seul Maréchal de Gié estoit auprès du Roy lors qu'il receut cette nouvelle: Il forma aussi-tost la resolution d'aller en Italie punir ces rebelles; le Marechal le fortifia dans ce dessein, & luy fit voir en mesme temps, qu'il luy estoit important de s'asseurer les Milanois, en faisant une alliance avec eux, qui les tiraist de la Ligue dans laquelle ils estoient entrez avec l'Empereur Maximilián, Ferdinand Roy d'Espagne, & les Princes d'Italie. Le Marechal adjoûtant que le seul moyen qu'il vid pour rompre cette confederation, estoit de ma-

rier Mademoiselle d'Alençon avec le jeune Duc de Milan ; ou tout au moins d'accorder les choses jusques à ce que ce jeune Prince fust en âge d'estre marié. Le Roy approuva fort la pensée du Mareschal, & luy ordonna d'aller dans ce moment trouver le Duc d'Alençon. Le Mareschal fit comprendre au Roy qu'il falloit tenir cette negociation secrette, & luy apprenant l'amour du Comte de Dunois pour Mademoiselle d'Alençon, il luy dit que ce Prince pourroit peut-estre bien, par quelque voye indirecte, détourner cette alliance, jettant dans l'esprit du Roy de la méfiance pour le Comte de Dunois. Après avoir laissé le Roy dans la disposition où il le desiroit, il fut trouver Monsieur le Duc d'Alençon, & Madame sa femme, auxquels il proposa le Mariage de leur fille avec le Duc de Milan ; & comme ils luy objecterent la trop grande jeunesse du Duc, le Mareschal leur don-

na le mesme expedient qu'il avoit donné au Roy, de signer les articles, & ne terminer ce Mariage que dans quelques années. Ce traité paroissant avantageux au Duc & à la Duchesse, ils cōsentirent que le Marechal entrast dans cette negociation ; mais il prit avec eux la mesme precaution qu'il avoit prise avec le Roy, en leur disant que le secret est l'ame des grandes affaires. Après cela il fit faire ses dépesches à Sforce, oncle & tuteur du Duc de Milan. Pendant qu'il y travailloit, la Reine fut voir Madame d'Alençon, pour sçavoir les sentimens du Duc son mary & d'elle sur le Mariage de Monsieur le Comte Dunois avec la Princesse leur fille ; mais la Reine fut bien surprise de voir que la Duchesse ne luy répondoit pas comme elle l'avoit attendu, & qu'elle n'acceptoit pas avec joye une telle proposition. Jugeant donc à la maniere dont la Duchesse luy parloit, qu'il falloit qu'elle eust

quelque raison particuliere d'éluder cette proposition, la Reine la pressa, & se servant alors de ces paroles engageantes avec lesquelles elle gaignoit les cœurs, elle commença d'ébranler la discretion de la Duchesse, & tira enfin de sa bouche le secret de la negociation du Marechal. L'aversion que la Reyne avoit pour luy, & l'amitié qu'elle avoit pour le Comte de Dunois l'obligèrent à détruire les projets du Marechal par toutes les raisons qu'elle crût qui luy pouvoient nuire. Elle fit envisager à la Duchesse d'Alençon, que ce Mariage luy ostoit pour toujours la consolation de voir une fille si aimable; que son âge ny celui du Duc son mary ne luy permettroient pas d'entreprendre souvent le voyage de Milan, & qu'au contraire, l'alliance de Monsieur le Comte de Dunois la laissoit jouir paisiblement d'un bien qui luy étoit si cher: la Reyne ajoutant encore

que l'inegalité de l'âge de Mademoiselle d'Alençon & du Duc de Milan, apporteroit tant de contrainte dans leurs volontez, qu'il estoit impossible qu'elle pût vivre heureuse. La Reyne voyant que ces raisons commençoient à exciter la tendresse dans l'ame de la Duchesse, la pressa avec tant d'adresse, que si la bonne Dame ne se rendit pas dans ce moment, elle se trouva du moins fort disposée à tomber dans les sentimens que la Reyne luy vouloit inspirer. Après qu'elle l'en eut encore sollicitée, elle la quitta, pour luy donner loisir de faire reflexion sur tout ce qu'elle venoit de luy dire. Le Comte de Dunois ne sçachant ny son malheur, ny la bonté que la Reyne avoit eüe d'y remedier, estoit allé avec Monsieur de la Trimouille chez Mademoiselle d'Alençon, avec laquelle ils n'avoient trouvé que Madame de Cominge; le Marquis prenant pretexte de luy parler du bruit

Bruit qui estoit semé dans la Cour, que le Mareschal estoit amoureux d'elle, la tira vers une fenestre pour l'en entretenir, elle s'en défendit assez mal; car elle n'avoit pas envie de lever ce doute, & encore plus mal par le chagrin qu'elle eut de voir que le Comte parloit bas à la Princesse, qu'il sceut persuader ce jour-là si fortement, qu'elle ne luy défendit pas de l'aimer, ny d'esperer d'estre aimé: elle crût volontiers que la Reyne approuvoit son amour, & ne fut pas fâchée de pouvoir opposer cette autorité au scrupule qu'elle faisoit d'aimer un Prince, qui n'estoit pas choisi par les personnes auxquelles elle estoit soumise. Cette conversation eut toute la douceur qui la pouvoit rendre agreable à ceux entre qui elle se faisoit; Madame de Cominge qui s'apperceut de la satisfaction de leur esprit, en fit un poison pour elle; l'arrivée de Maisiere fit esperer à cette amante

C



jalouse, que la Princesse luy parleroit selon la coûtume ; mais voyant qu'elle ne le faisoit pas, elle voulut l'obliger à interrompre la conversation. Maisiere sçachant bien que la familiarité seroit à contre-temps, répondit à Madame de Cominge avec son air ingenu ; Auriez-vous esté bien-aïse, Madame, que j'eusse esté vous troubler dans le cabinet de verdure, lors que vous parliez en secret avec Monsieur le Marechal de Gié, & que l'on dansoit dans l'Isle S. Jean ? ne m'auriez-vous pas dit d'aller voir quand le Bal finiroit ? assurément, Madame, j'aurois reçu de vous cette commission. Or je ne suis pas d'avis de m'en faire donner une semblable par la Princesse. Parlons, s'il vous plaist, de ce que tout le monde parle, qui est du voyage du Roy pour l'Italie, des larmes que nous donnerons à son départ, & de la joye que nous aurons de le voir revenir vainqueur. Maisiere voyant

que Madame de Cominge ne luy répondoit rien ; je croy, reprit-il, que vostre esprit est déjà prévenu du regret de voir partir vos amis. Croyez-moy, Madame, jouïſſez du plaisir de les voir, jusques à ce qu'il soit troublé par leur absence. Mademoiselle d'Alençon n'ayant pas voulu par bien-seâce faire durer plus long-temps la conversation, le Comte prit congé d'elle, & fut chez la Reyne, dont il apprit l'estat auquel estoient ses affaires. Son ressentiment se porta d'abord contre le Marechal ; mais la Reyne luy fit voir que son procedé estant appuyé de l'apparence du bien public, ce seroit se perdre dans l'esprit du Roy d'en venir avec luy aux voyes de fait, & qu'elle ne seroit plus en estat de le servir. Elle luy ordonna donc positivement de dissimuler sa colere, & de luy laisser le soin de ménager ses interets avec prudence. Au sortir de chez la Reyne le Comte fut

dans son appartement avec le Marquis de la Trimouille, auquel il dit ce qu'elle venoit de luy apprendre. Ils raisonnerent ensemble sur les motifs qui faisoient agir le Marechal d'une maniere si estrange : & rappelant le passé, ils jugerent qu'il y pourroit bien entrer de l'amour, le Marquis luy contant ce qui luy avoit paru à l'Isle S. Jean : mais d'un autre costé, ce que Mairiere avoit entendu les empeschoit de le croire. Sur le soir la Reyne entretint Mademoiselle d'Alençon en particulier, & luy parla si avantageusement de son illustre amant, que cette Princesse acheva de se confirmer dans le desseinde l'aimer, sur tout, estant fortifiée de la Reyne, qui luy fit voir tant de difficultez à son Mariage avec le Duc de Milan, que Mademoiselle d'Alençon leva tous les scrupules qu'elle faisoit d'abandonner son cœur à cette innocente affection. Plusieurs

jours se passerent , pendant lesquels Monsieur de Dunois eut diverses conversations en liberté avec la Princesse , soit chez la Reyne , ou aux Promenades. Madame de Comminge ayant esté assez malade pour ne pouvoir quitter la chambre , ces entretiens qui les combloient de plaisir & de joye devinrent insupportables au Mareschal ; de sorte que ne les pouvant plus souffrir , il fut trouver le Duc d'Alençon , & luy dit qu'il estoit à propos d'avertir la Princesse sa fille , qu'elle vescu un peu plus froidement avec le Comte de Dunois , sans luy alleguer de raison plus particuliere que sa volonté. Comme il est naturel aux peres & aux meres d'aimer à borner la liberté de leurs enfans , le Duc fut ravi d'avoir matiere de défenses , & de commandemens : privilege qu'il mettoit souvent en pratique. Il fit appeller Mademoiselle d'Alençon en presence de sa mere , & luy fit un

long discours sur l'obeïſſance qu'une fille bien née doit aux perſonnes qui luy ont donné la vie. Après quoy il luy défendit abſolument d'avoir aucun entretien particulier avec le Cōte de Dunois, & luy ordōna de ſe contenter de vivre civilement avec luy. La Princeſſe fut ſi ſurpriſe de ce cruel commandement, que ſi le Duc euſt remarqué les changemens de ſon viſage, il en auroit facilement deviné la cauſe; mais par bonheur il la laiſſa pour parler à la Duchefſe ſa femme. Elle ſe retira dans ſon appartement, où Madame de Cominge entra preſque auffi-toſt qu'elle. La Princeſſe ayant ſceu de la Reine le projet du Mareſchal pour ſon mariage de milan, ſ'en plaignit à celle qu'elle croyoit eſtre ſa maiſtreſſe, qui la détrompa auffi-toſt de l'opinion qu'elle la fuſt: & après pluſieurs diſcours pour l'en deſabuſer, elle demanda à la Princeſſe ſi elle n'avoit jamais ſouppōnné le ma-

reschal d'estre amoureux d'elle. La Princesse luy ayant dit qu'elle ne s'estoit pas donné la peine d'y penser, madame de Cominge prit soin de luy faire remarquer l'aplication avec laquelle le vieux Mareschal la regardoit ; la propreté qu'il affectoit toutes les fois qu'il la visitoit, & mille autres observations, qui firent souvenir mademoiselle d'Alençon, que ce que luy disoit madame de Cominge n'estoit pas sans apparence ; mais il luy passoit alors bien d'autres pensées dans l'esprit. La défense qu'on luy a voit faite de voir le Comte de Dunois luy causoit une si mortelle douleur, qu'elle ne la pût renfermer en elle-mesme. madame de Cominge ne luy estoit pas suspecte ; & cette adroite personne avoit toujours paru si fort attachée aux interets de la Princesse, qu'elle luy confia le secret de son cœur, l'amour qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, la crainte qu'elle avoit que son ma-

riage avec le Duc de milan ne se conclust, & l'ordre fascheux qu'elle venoit de recevoir, de ne plus parler au Comte. mais elle exaggera le déplaisir qu'elle en avoit avec des paroles si tendres, que madame de Cominge en pensa mourir de dépit. La Princesse ayant remarqué qu'elle en paroissoit touchée, s'appliqua volontiers cette feinte compassion; & l'en remercia si obligeamment, que toute autre que cette perfide se fust renduë à tant de douceur & de bonté. Si elle ne le fit pas en effet, du moins sceut-elle bien feindre: elle pesta contre le Mareschal: elle s'en prit à tout le monde, & versa tant de larmes, que Mademoiselle d'Alençon creut ne pouvoir mieux faire, que de se confier à Madame de Cominge, qui s'offrit à faciliter un commerce de Lettres entre la Princesse & le Comte. La Princesse trouvant qu'il importoit extrêmement que le Comte fust promptement a-

verry de la défense que le Duc luy avoit faite, afin qu'il ne fust pas surpris de la maniere dont elle traiteroit avec luy, & qu'il pensast luy-mesme à se bien conduire à son égard, prit l'occasion que luy offroit Madame de Cominge, & écrivit ce Billet.

BILLET DE MADEMOISELLE  
d'Alençon au Comte de Dunois.

*L'on m'a défendu de vous parler ; il faut obeyr. Je ne sçay si vous estes à plaindre, mais je vous avoüeray que je la suis. Ma douleur seroit extrême si la vostre n'estoit infinie : faites dono que je trouve ma consolation dans le besoin que vous aurez d'estre consolé.*

Madame de Cominge receut ce Billet des mains de la Princesse tout décacheté ; mais avant que de le donner au Comte elle le fit voir au Mareschal, qui n'en fut touché que pour les interests de sa jalousie, & nullement pour le déplaisir qu'il



causoit à la personne du monde, pour laquelle il avoit le plus de passion. Il fut vingt fois sur le poinct de luy arracher ce Billet, & de le porter au Duc d'Alençon ; mais l'envie de voir la réponse le luy fit rendre à cette infidelle confidente. Elle rencontra par hazard le Comte, à qui elle dit qu'elle avoit quelque chose de particulier à luy dire, & qu'elle ne luy pouvoit confier ce secret que dans un lieu où ils ne seroient ny veus ny entendus de personne. Ils convinrent qu'elle l'iroit attendre chez elle. Elle ne le vit pas plûtost arriver qu'elle fut au devant de luy : vous voyez, luy dit-elle, Monsieur, comme on entre dans vos interests ; & par ce Billet que je vous donne, vous pouvez juger de ce que je fais pour vous, & contre moy. Quelque bien qui m'en doive arriver, luy repartit le Comte, en le prenant, je serois au desespoir qu'il vous causast la moindre peine. Li-

sez, luy dit-elle, je compte pour rien le peril où je m'expose. Le Comte fut si surpris en lisant ce que la Princesse luy écrivoit, qu'il en perdit pour un moment l'usage de la parole. Ah, Madame, luy dit-il, que la peine que je vous donne me coute cher, & quel mal-heur m'annoncez-vous ? je suis au desespoir, luy repartit Madame de Cominge, d'augmenter vostre douleur ; mais j'ay ordre de la Princesse de vous apprendre les circonstances de sa disgrâce, & de la vostre. Elle luy conta dans ce moment comme la chose s'estoit passée entre le Duc & sa fille ; & l'assura en mesme-temps, que si l'usage de la conversation luy estoit interdit, elle luy faciliteroit celuy de l'écriture. Quelque sensible que fust le Comte à cette infortune, il ne laissa pas d'estre touché du procédé de Madame de Cominge ; & n'en voyant point l'artifice, il luy témoigna sa reconnoissance en des termes

les plus obligeans du monde ; après lesquels il la pria par toute l'amitié qu'elle avoit eüe pour luy, & par l'estime qu'il avoit conservée pour elle, d'obliger Mademoiselle d'Alençon à luy accorder une entreveuë particulière, où il pût luy faire voir toute sa douleur, & luy donner des assurances de sa fidélité. Elle luy promit d'employer les plus fortes persuasions pour y porter la Princesse. Le Comte l'en supplia aussi par un Billet qu'il donna à Madame de Comminge. Il eut la mesme destinée du premier ; car il fut vû du Mareschal avant que de l'estre de la Princesse : & cet amant jaloux y lût ces paroles avec les plus violens transports que cette passion puisse produire.

BILLET DV COMTE DE DUNOIS  
à Mademoiselle d'Alençon.

*Ce n'est point un Billet qui peut vous  
instruire des peines que m'a causé le  
vostre:*

*vostre : Souffrez que ie meure, ou que ie vous voye, pour vous faire comprendre ce que ie ne puis iamais vous exprimer autrement.*

Le Marechal vouloit que Madame de Cominge supprimast ce Billet, & ne parlast point de l'entreveuë que le Comte demandoit à Mademoiselle d'Alençon ; mais la perfide confidente luy faisant voir l'avantage qu'il en pouvoit tirer, le fit consentir qu'elle donnast le Billet, & qu'elle insistast sur l'audiance secrette que le Comte demandoit à la Princesse ; resolvant ensemble qu'ils agiroient après selon la maniere d'ot elle en useroit. Après quoy Madame de Cominge luy fut rendre compte de sa commission ; mais lors qu'elle luy voulut persuader d'accorder au Comte de Dunois l'entreveuë qu'il luy demandoit avec tant d'empressement, la Princesse ne pouvoit s'y résoudre. Elle alleguoit de si prudentes raisons à Madame de Co-

minge , qu'elle pensa de ne l'en plus solliciter. Mais enfin l'amour l'emporta sur la reflexion : l'heure & le lieu furent marquez pour le lendemain , à l'entrée de la nuit dans le parc avec Madame de Cominge , & ses femmes seulement. Le Marechal en fut averty le premier , & se prepara pour y faire son personnage d'incommode & de persecuteur. Le Comte attendit aussi ce moment avec beaucoup d'impatience : mais Madame de Cominge luy donna le change, en luy disant que Mademoiselle d'Alençon n'avoit point trouvé de lieu plus commode & moins suspect que son appartement , qui n'étoit pas fort éloigné de celuy de la Princesse. Mais pendant que Mademoiselle d'Alençon examinoit les suites fâcheuses que cette entreveuë pouvoit avoir , le Roy parlant au Comte de Dunois , luy communiqua son dessein pour l'Italie , luy marquant les emplois qu'il devoit avoir,

dans son armée : & puis il entra  
 secretement dans le détail de la ne-  
 gociation de Milan. Je suis obli-  
 gé , luy dit le Roy , pour faci-  
 liter le passage de mes Troupes ,  
 de mettre le Duc de Milan dans mes  
 interests, & les tirer du party de mes  
 ennemis , par une alliance dont il  
 faut de nécessité que Mademoiselle  
 d'Alençon fasse le nœud. Je sçay bien,  
 continua le Roy , que vostre amour  
 ne vous permet pas d'entrer dans cet-  
 te politique ; mais je suis encor  
 persuadé que vostre affection pour  
 moy vous y fera consentir. Vostre  
 Majesté , repliqua le Comte , est en  
 droit de tout exiger de mon obeis-  
 sance ; mais s'il luy plaisoit d'exa-  
 miner la conduite de Sforce avec les  
 Milanois, elle se détromperoit, peut-  
 estre , de l'opinion qu'on luy veut  
 donner, que ce Mariage puisse reüs-  
 sir. En effet , poursuivit-il , il n'est  
 pas trop vray-semblable qu'un hom-  
 me qui aspire à la tyrannie , veule

marier un Prince qu'il a dessein de perdre ; & il est incroyable qu'un homme habile voulut s'attirer sur les bras une puissance aussi redoutable que la vostre , comme Sforce se l'attireroit infailliblement , si après cette alliance il s'emparoit de l'Etat du Duc de Milan. Ceux qui ont la charge de cette negociation , dit le Roy, ménageront mes interests avec tant de prudence , que nous serons à couvert de cét événement , j'attens dans peu de jours la conclusion de ce traité. En achevant ces paroles , le Roy entra chez la Reine , sans donner loisir au Comte de luy repartir. Il est aisé de s'imaginer qu'il fut sensiblement touché de ce discours ; mais l'esperance suspendit pour quelque temps la douleur qu'il en avoit. L'heure du rendez-vous approchant , M<sup>e</sup> de Cominge écrivit un billet à Mademoiselle d'Alençon , par lequel elle s'excusoit de ne la pouvoir accompagner à la pro-

menade , sur quelque pretexte indispensable. La Princesse pensa vingt fois manquer à l'assignation ; ce fut alors qu'elle en vit les suites , & qu'elle craignit que cette entrevue , toute innocente qu'elle estoit , ne fust expliquée à son desavantage. D'un autre costé , le desir de voir le Prince la pressoit violemment. Elle apprehendoit avec raison quelque changement qui l'en éloignast , sans le pouvoir entretenir. Après mille reflexions tumultueuses , elle se détermina à faire ce que son cœur luy inspiroit. Elle fut dans le parc peu après la nuit , mais elle n'y fut qu'en tremblant. La confusion de ces sentimens ne luy faisoit rien présager d'heureux de cette démarche : Elle avoit déjà fait quelques tours d'une allée couverte , qu'elle avoit choisie , parce qu'elle luy avoit paru plus retirée , & par consequent plus seure , lors qu'elle apperceut un homme à la foible lueur de la lune , qui tra-



verfoit une paliffade. Cét homme s'approchant d'elle dans une pofture foumife , elle s'avança vers luy : Par le peril où je m'expole jugez , luy dit-elle en l'abordant , de mon eftime & de mon affection ; car enfin après les cruelles défences que j'ay receuës de vous parler ; quelle confufion ne recevrais-je point fi l'on venoit à découvrir que j'euffe eu un entretien avec le Comte de Dunois ; & fur tout s'il eftoit fceu du Maréchal ? Pourquoy, Mademoifelle, intetrompit le Maréchal, ( car c'eftoit luy-même ) vous eft-il redoutable ce Maréchal malheureux , qui ne peut vous eftre fufpect , fans devenir en même temps l'objet de vofre haine ? On peut aifément juger quelle fut la fuprife de la Princesse lors qu'elle entendit cette voix. Elle n'en foupçonna pourtant que fon malheur ; mais qu'elle fut fa crainte , lors qu'elle vint à s'imaginer que le Comte pouvoit arriver ;

& que la trouvant en ce lieu & à cette heure avec le Mareſchal, il pouvoit douter un moment de ſa ſincerité ? ou que cherchant à le querreller, il ne ſe prévaluſt de cette rencontre ? Mille monſtres ſe preſenterēt alors à ſon imagination, qui la jetterent dans des tranſes mortelles. Le Mareſchal ſ'en apperçeut à ſon ſilence, & à quelques pas qu'elle fit pour ſ'enfuïr ; mais il la retint reſpectueuſement par ſa robe. Je voy bien, luy dit-il, Mademoiſelle, que ce contre-temps vous déplaît, & que pour un moment heureux, à quoy vous vous eſtes attenduë, vous en allez paſſer de tres-fâcheux : mais puis-que mon bon-heur m'a conduit icy, ſouffrez que j'en profite, & que je vous diſe une verité que je me ſuis long-temps cachée à moy-meſme, & que j'avois reſolu de ne dire jamais. Sçachez donc, Mademoiſelle, que ſi vous avez crû trouver icy un Prince amoureux, vous y

trouvez en sa place le plus passionné de tous les hommes du monde. Votre naissance ne m'a point ébloüï, mais vos charmes ont seduit ma raison; & malgré toutes les résolutions que j'avois prises de n'aimer jamais rien, je me suis laissé vaincre à l'ardeur qui me doit consumer. Quoy! reprit Mademoiselle d'Alençon, non seulement vous vous trouvez dans un lieu où je ne crains que vous, mais vous voulez encore vous servir de cet avantage, & perdre le respect que vous me devez en me parlant de vostre folle passion: mais pour ne la pas entretenir, continua la Princesse, sçachez que la fortune ne m'éloigne pas tant de vous que le mépris, & la haine que j'ay conceüe de vostre indigne procédé. Ah! Mademoiselle, interrompit le Marechal, ne pensez-vous point au désespoir où vous me jettez; & ne craignez-vous rien d'un homme de cœur, dont vous méprisez l'amour & le

respect ? Si vous vous estiez tenu, interrompit-elle, dans les bornes de la vertu qu'un homme d'honneur se prescrit à luy-mesme, vous n'auriez pas pris des mesures indiscrettes, pour troubler l'innocente amitié que je porte au Comte de Dunois, & pour commencer l'intrigue d'une alliance, où selon toutes les apparences, vous ne réussirez pas ? Ne vous y trompez pas, poursuivit-elle, il pourra arriver que je ne seray pas à qui mon cœur me destine, mais il est certain aussi que je mourrois mille fois plustost que vous fussiez l'arbitre de ma fortune. Peut-estre, Mademoiselle, reprit le Marechal, que la volonté de Monsieur vostre pere vous fera changer de sentimens, & que vostre vertu ne se démentira pas par une desobeïssance qui paroîtroit criminelle à toute la terre : les choses sont même dans un estat où vous ne devez guere esperer de changement. La Princesse en-

tendant parler le Marechal de cette forte, pensa mourir de douleur : mais elle revint à elle , & crût qu'en luy faisant voir le bien qu'il perdoit par son procedé, elle pourroit luy inspirer le desir de se rétablir dans son esprit. En verité, luy dit-elle, je n'ay jamais compris que l'on gagnast le cœur des personnes qu'on aime, en faisant tout ce qu'on sçait qui leur peut déplaire ; & si mon estime estoit un bien pour vous pourquoy le voulez - vous perdre ? Et à quoy vous sert une conduite si opposée au chemin qui vous y pouvoit conduire. Helas ! Mademoiselle, quelle raison demandez-vous à un homme qui suit aveuglement les loix que la passion luy impose ? J'ay compris que je ne pouvois vivre en vous voyant entre les bras d'un Prince qui vous aime, & que vous aimez ; & j'ay crû qu'en vous procurant une alliance étrangere j'aurois moins d'un malheur, quoy que je

m'expose à celuy de l'absence. Vous vous exposez par là , repartit la Princesse , à tous ceux qui peuvent suivre mon indignation : Si vous m'aviez aimée avec le respect que vous me devez , que vous m'eussiez laissé le soin de deviner vostre passion , je vous aurois plaint ; & ne pouvant répondre à vos sentimens , je vous aurois du moins accordé mon estime. Je vous ay déjà dit, Mademoiselle , reprit le Marechal , que j'avois resolu de n'en parler de ma vie ; & je l'aurois fait , si je n'avois esté forcé de chercher ma guérison dans les témoignages de vostre compassion , ou dans les dernieres marques de vostre haine : mais, Mademoiselle , à mesure que vous me la faites connoistre , mon amour & mon desespoir augmentent : ainsi je ne suis pas encor au point où vous me desirez. La Princesse n'eust pas soutenu une si longue conversation ; mais la crainte qu'elle avoit que le

Mareschal ne fust avertir le Duc d'Alençon, l'empeschoit de le laisser seul : elle esperoit toujôurs de ramener son esprit ; elle contraignit son ressentiment jusques à le prier de ne pas reveler ce secret à ceux qui le pouvoient condamner. Il ne luy répondit pas précisément ; il luy dit seulement qu'elle estoit la maistresse de son silence , & qu'il dépendroit de la maniere dont elle vivroit avec luy. Mademoiselle d'Alençon avoit bien de la peine à laisser le Mareschal dans la disposition où elle le voyoit : & peut-estre l'eut-elle encore retenuë : mais le Marquis de la Trimouïlle , qui par hazard venoit de se baigner avec quelques autres personnes de la Cour, arriva ; & ce fâcheux entretien finit. Le Mareschal se retira le premier ; la Princesse ne fut pas long-temps sans faire la mesme chose ; n'ayant pû s'exposer à un autre entretien dans le trouble de son esprit. Lors qu'elle fut dans son

son appartement elle écrivit un billet à Madame de Cominge pour luy demander la cause de cette dangereuse méprise. Elle le donna à une fille , à qui elle ordonna de ne le bailler à cette perfide confidente, que lors qu'elle ne verroit personne avec elle. Cette fille qu'on nommoit Mademoiselle de Rieux , & qui avoit esté nourrie auprès de Mademoiselle d'Alençon, fut chez Madame de Cominge ; & s'informant dans l'anti-chambre si elle estoit seule , on luy dit que le Comte de Dunois y estoit depuis assez long-tëps. Elle n'y voulut pas entrer ; & passa dans un cabinet , où elle attendit jusques à ce qu'on la vint avertir qu'il s'estoit retiré , Rieux s'acquitta de sa commission. Madame de Cominge parut surprise en lisant le billet de la Princesse ; mais comme elle attendoit le Marechal , elle congédia Rieux avec assez de précipitation , en luy disant qu'elle iroit le



lendemain au lever de la Princesse, pour l'instruire de ce qu'elle vouloit sçavoir. Rieux porta à sa maistresse cette réponse indecise, qui apparemment ne la satisfit pas trop : Et comme elle luy demanda pourquoy elle avoit demeuré si long-temps pour si peu de chose, Rieux luy répondit ingenuement, que le Comte de Dunois ayant passé tout le soir chez Madame de Cominge, elle avoit attendu qu'il eust esté parti. Ces paroles augmentèrent l'embarras dans lequel se trouvoit alors la Princesse. La jalousie s'empara de son esprit, & y fit ses effets accoutumez. Il y eut des momens où il luy vint bien quelque idée de la verité ; mais le soupçon demeura le maistre, & mit tant d' desordre & de confusion dans ses pensées, qu'elle eut besoin de toute sa raison pour n'y pas succomber. Mais ce n'estoit que le commencement de sa peine ; car au milieu de ces fâcheuses re-

flexions le Duc son pere entra dans sa chambre; & comme il ne luy estoit pas ordinaire de la venir visiter à pareilles heures, elle en fut surprise. Ce pere severe ne la laissa pas long-temps dans l'erreur du sujet de sa venuë; il la prévint par des reproches outrageans de sa conduite, luy peignant la promenade du parc avec toutes les couleurs qui la pouvoient noircir. En vain la Princesse s'en voulut justifier par l'approbation que la Reyne avoit donnée à son estime pour le Comte de Dunois. Il ne la voulut pas écouter: & son emportement luy pensa faire commettre les dernieres violences contre sa fille. Enfin après avoir parlé long-temps, il s'en lassa; & il est vraisemblable que la Princesse s'ennuoyoit extremement de l'entendre. Il luy défendit en partant de sa chambre de sortir que par ses ordres. Il ordonna mesme à un Ecuyer qui l'avoit suivi, d'observer ses démarches,

& d'empescher qu'aucune de ses femmes ne sortit de son appartement. Tandis que la Princesse raisonnoit en elle-mesme sur son malheur, le Comte de Dunois n'estoit pas plus tranquile. Il estoit allé chez Madame de Cominge, & n'y trouvant point la Princesse, il avoit esperé qu'elle ne seroit pas long-temps à arriver. Dans les premiers momens il sceut bon gré à son impatience de l'y avoir conduit le premier : mais ayant passé quelque temps sans autre inquietude que celle qui vient d'attendre ce qu'on aime, il commença de trouver les heures bien longues. Madame de Cominge qui s'en apperceut, feignit d'en estre fâchée : Elle fit appeller une de ses femmes, pour luy ordonner d'aller sçavoir où Mademoiselle d'Alençon passoit la soirée. Cette femme après avoir assez tardé pour faire croire qu'elle s'estoit acquitée de sa commission, revint &

dit à sa maistresse, Que la Princesse ; après s'estre promenée long-temps dans le parc avec le Marechal de Gié, estoit allée chez elle. Madame de Cominge, par un souris affecté excita dans le cœur du Comte inquiet, le desir de sçavoir ce qu'elle vouloit dire. Mon Dieu ! luy dit cette malicieuse personne, je crains de vous donner du chagrin, dispensez-moy de vous dire ce que je pense ; car outre que je me pourrois tromper, il est infailible que je vous causerois du déplaisir ; je connois par moy-mesme que les ames delicates ne trouvent point de petites fautes en amour. Ces paroles obligerent le Comte à presser la fine Dame de s'expliquer un peu plus clairement : mais après bien de faux mysteres, elle luy dit qu'elle ne croyoit pas que la Princesse resistât fortement à la volonté du Duc son pere, & que dans la derniere conversation qu'elle avoit eüe avec el-

le, elle luy avoit fait connoistre qu'elle se refoudroit sans beaucoup de peine à un Mariage étranger. Peut-estre, luy dit-elle, qu'au moment que vostre impatience vous donne tant d'inquietude, peut-estre, dis-je..... Mais non, ce n'est pas à moy à raisonner si juste sur cette conjoncture; & puisque vostre cœur ne vous en avertit pas, ma précaution seroit inutile. De grace, Madame, reprit le Comte, n'achevez point d'accabler un mal-heureux en le laissant dans l'incertitude du sujet de son infortune. Parlez-donc, Madame, mais parlez sincèrement; montrez-moy les ennemis que je doy combattre, & me débrouillez un mystere, où je ne puis rien comprendre sans vous. Quoy, luy dit Madame de Cominge, vous trouvez de l'embarras à démêler ce qui peut avoir empesché Mademoiselle d'Alençon de se trouver icy? Vous apprenez qu'au moment qu'elle y

doit estre , elle entretient paisiblement le Mareschal de Gié , & ne se souvient plus que vous l'attendez chez moy ? Il me semble continüa cette artificieuse , qu'ayant autant d'esprit & d'amour que vous en avez , vous devriez estre plus éclairé ? L'estime & l'amour que j'ay pour la Princesse , repartit le Comte , la défendent si bien dans mon cœur , que je n'ay garde de la soupçonner d'une foiblesse si contraire à l'opinion que j'ay conceüe de sa sincerité. Cependant , interrompit Madame de Cominge , la Princesse sçait que le Mareschal est amoureux d'elle , qu'il traite son Mariage avec le Duc de Milan ; elle luy donne un temps qu'elle vous avoit destiné ; vous l'aimez ; vous croyez en estre aimé : conciliez , si vous pöuvez , toutes ces choses , & voyez si vos soupçons feroient injustes. L'amour du Mareschal pour Mademoiselle d'Alençon , reprit le Comte , ne me cause-

ra jamais de jalousie, tout m'assure, rien ne m'inquiete de ce costé-là ; & tant que je n'auray que son merite & sa passion à surmonter, je n'auray pas sujet de me plaindre. Quant à la negociation de Milan, le peu d'apparence qu'il y a que le Marechal réüssisse dans cette entreprise, semble me répondre de l'évenement, & l'en devoit dégoûter, puis qu'elle ne peut tourner qu'à sa confusion ; & pour l'amour que j'ay pour la Princesse, c'est de la force de cet amour que je pretens tirer ma securité, & l'assurance de son estime & de son amitié. Je sçay bien, poursuivit-il, que les apparences sont contr'elle ; mais si elles l'accusent, mon amour la justifie. Vous estes bien ingenieux à vous tromper, reprit Madame de Cominge, ou pour mieux dire, vous estes un peu trop fortement prévenu ; & vous sçavez peu discerner les divers sentimens que vous faites naître dās les cœurs.

Considerez mieux .... Si je suis ingenieux à me tromper, interrompit le Comte, commençant à soupçonner Madame de Cominge ; vous estes trop ingenieuse à ruïner le peu de repos qui me reste : pour n'en croire ny vos artifices ny ma credulité, trouvez bon que je vous laisse pour chercher à m'éclaircir mieux. En effet il la quitta, & s'en alla chez luy, où il trouva Monsieur de la Trimouille qui l'attendoit, pour luy apprendre qu'il avoit vû Mademoiselle d'Alençon & le Mareschal se promenant dans le parc. Le Comte qui sçavoit déjà cette promenade ne laissa pas de sentir un nouveau dépit à cette confirmation, & se confirma dans ses soupçons contre Madame de Cominge. Il dit au Marquis la conversation qu'il avoit eüe avec elle ; & le Marquis le fit demeurer d'accord que c'estoit un effet de la passion qu'elle avoit toujours eüe pour luy, & de l'intelli-



gence qui estoit entre elle & le Mareschal. Dans ce mesme temps le Mareschal rendoit compte à Madame de Cominge de sa conversation avec la Princesse : Je l'ay laissée, luy dit-il, avec la peur que je ne relevasse un secret si important au Duc son pere ; car pour la Duchesse , j'ay remarqué qu'elle entre peu à peu dans les sentimens de sa fille. J'ay donc pris le party le plus seur ; je suis allé directement à Monsieur d'Alençon , à qui j'ay raconté de cette aventure ce que j'ay crû qui pouvoit servir à mon dessein , & j'ay supprimé ce que j'ay crû qui me seroit préjudiciable, ou qui me pourroit rendre suspect auprès du Duc. Il m'a paru fort irrité ; & après avoir resvé quelque temps, il s'est résolu à partir dès la nuit prochaine , afin, m'a-t-il dit , de donner loisir à l'absence de faire son effet ordinaire sur le cœur de la Princesse. Comme je luy parlois dans l'antichambre du Roy,

il a trouvé à propos de prendre congé de luy, & luy dire les raisons de son départ précipité, que le Roy a trouvées tres-judicieuses. Il sortoit de chez la Reyne qui venoit de luy parler fortement en faveur du Comte de Dunois, & de son mariage: Quoy que ce que la Reyne luy a dit ait de grandes apparences de raison, les raisons de l'Estat l'ont emporté sur la déference qu'il a pour elle: de sorte, continua le Mareschal, que voilà nos affaires dans un chemin assez assuré pour l'établissement de nostre repos. Madame de Cominge de son costé ne manqua pas de luy redire les impatiences du Comte, & le peu de progrès qu'elle avoit fait sur son cœur; ce qui les fit conclure que l'éloignement de Mademoiselle d'Alençon estoit le seul remede qu'ils pussent trouver à leurs maux. Pendant que ces perfides Amants jouïoient un rôle si plein d'artifices, le Comte de Dunois souffroit tout

ce qu'on peut souffrir; car Monsieur de la Trimouille qui avoit vû Monsieur d'Alençon & le Marechal dans une grande conference, & qui les avoit vûs ensuite parler ensemble au Roy, luy fit conjecturer que ses affaires s'en alloient estre desesperées. Ce fut alors que les conseils de ce genereux & prudent amy luy furent bien necessaires pour l'empescher de punir avec éclat les offenses secretes du Marechal : ce qui auroit achevé de ruïner les affaires du Comte. Il ne sçavoit par qui s'instruire de l'entre-veuë du parc, n'y ayant que le Marechal & Madame de Cominge qui en sceussent positivement la verité. Il ne vouloit pas aussi envoyer ny de ses amis, ny de ses domestiques s'informer de ce qu'elle faisoit, de peur de rien faire qui luy pût déplaire. Ne sçachant donc à quoy se déterminer, il vint une pensée dans l'esprit de Monsieur de la Trimouille, qui par la suite  
luy

luy réussit heureusement. Maisiere n'estoit suspect à personne à la Cour; ses manieres bizarres le faisoient mesme passer pour extravagant; mais Monsieur de la Trimouille qui le connoissoit pour s'en estre servi en quelques occasions, dont il s'étoit tiré avec assez de prudence, s'imagina qu'ayant par tout les entrées libres, il pourroit découvrir plus facilement qu'un autre ce qui se passoit dans le monde, & particulièrement chez Mademoiselle d'Alençon. Le Comte qui ne connoissoit ny sa discretion, ny la seureté qu'il y avoit de s'y fier, avoit de la peine à s'y refoudre; mais Monsieur de la Trimouille l'ayant tiré de ces doutes, en luy répondant de la conduite de Maisiere, ils donnerent ordre à un page de le chercher sans affectation, & de l'attirer dans la chambre du Comte. Le page ne fut pas long-temps sans revenir; car Maisiere cherchant continuellemẽt

les aventures de nuit & de jour, alloit d'appartement en appartement pour sçavoir les nouvelles & pour en debiter. Comme il s'estoit érigé en donneur de domestiques, il n'y avoit presque personne qui n'en eust un ou plusieurs de sa main. Ainsi Maisiere n'ignoroit rien de ce qu'on vouloit sçavoir. Le page l'ayant donc amené chez le Comte de Dunois, il fut surpris de voir que Maisiere se défit en luy parlant d'une certaine physionomie naïve qu'il affectoit ordinairement, & prit le caractere d'un homme comme les autres. Il eut tous les sujets du monde de se louer de la civilité du Comte, qui luy dit enfin le service qu'il desiroit de luy. S'il m'eust esté permis, luy dit Maisiere, d'entrer dans ce secret sans y estre appellé, je vous aurois donné quelques avis qui ne vous auroient pas esté inutiles. Car, Monsieur, continua-t-il, j'estois avec les filles de Mademoiselle d'A-

lençon pendant que le Mareſchal l'entretenoit. Je ne ſçay pas précifément les termes de leur converſation ; mais je ſçay bien que la Princeſſe a eſté extrêmement ſurpriſe de le trouver en ce lieu. Je ſçay bien encore qu'elle s'eſt retirée fort chagrine : & plus que tout cela , je ſçay que le Mareſchal après avoir cherché le Duc d'Alençon chez luy, l'a joint dans l'antichambre du Roy, à qui ils ont parlé enſemble : après quoy Monsieur d'Alençon eſt allé chez Mademoiſelle ſa fille , où il a laiffé deux Officiers de ma connoiſſance qui ont ordre de l'observer, & de ne permettre à qui que ce ſoit l'entrée de ſon appartement. Cela m'a ſurpris , continua Maifere , & comme je venois chez Madame de Cominge pour m'informer d'où pouvoit venir une garde ſi ſevere, j'ay ſceu qu'elle eſtoit en affaire avec le Mareſchal , & qu'il paroifſoit eſtre tres-content. Pour moy

je ne l'estois point de tout cela , ne vous trouvant en nul des endroits où je suis allé pour découvrir la verité de cette aventure. Je ne sçavois que penser lors que j'ay trouvé v<sup>o</sup>tre page , qui m'a heureusement conduit icy. Je dis heureusement, Monsieur, car ce seroit le plus grand avantage que la fortune me pust procurer , que d'employer ma vie pour vostre tres - humble service. Ce recit de Maisiere fit connoistre au Comte que Mademoiselle d'Alençon estoit innocente ; mais en mesme temps il le confirma , dans la pens<sup>ée</sup> que le Mareschal estoit coupable envers la Princesse, & envers luy. Monsieur de la Trimouille n'eust pas peu de peine à l'emp<sup>ê</sup>cher sur l'heure d'aller quereller le Mareschal , & le punir des peines qu'il leur faisoit endurer ; mais les défenses expresses de la Reyne l'en empeschoient. L'heure estoit induë pour luy faire sçavoir l'estat où

estoyent les choses, ny pour prendre aucune mesure pour y remedier. Après avoir voulu mille choses qui se contrarioient, ils jugerent qu'ils ne pouvoient rien executer que le lendemain. Cependant il congedia Maisiere, après l'avoir recompensé magnifiquement par avance du service qu'il esperoit en tirer. Il le pria seulement d'observer ce qui se passeroit dans la maison du Duc d'Alençon, & de la Princesse sa fille : ce que Maisiere luy promit, & fut à l'heure mesme s'en acquiter. Le Comte de Dunois & le Marquis de la Trimouille repassant dans leur esprit tout ce qu'ils avoient vû, & ce qu'ils venoient d'apprendre, ne firent que se confirmer que Madame de Cominge avoit trahi Mademoiselle d'Alençon aussi-bien que le Comte. Les soupçons jaloux qu'elle luy avoit voulu jeter dans l'esprit au desavantage de sa Princesse, & toute la conyersation qu'il avoit eue



avec elle ne l'en assurerét que trop. Il est aisé de s'imaginer que cette pensée luy en donna de bien cruelles pour le reste de la nuit ; & si c'estoit la coûtume de nos Heros François, de faire de grands raisonnemens inutiles en eux-mesmes, le Comte de Dunois eut assez ample matiere de reflexion ; mais ayant convenu avec le Marquis de la Trimouille qu'il ne devoit prendre aucune resolution que sur l'ordre qu'il recevroit de la Reyne, ils se separerent pour chercher un moment de repos. Apparemment le Comte n'en eut guere ; car il est croyable qu'il cherchoit le nœud de l'intrigue ; mais le moment auquel il le devoit trouver n'estoit pas encor arrivé. Le jour ne fut pas long-temps sans paroître, & à peine en faisoit-il assez pour se conduire, que Maistiere vint frapper à la porte de l'antichambre du Comte. Quelqu'un de ses domestiques y estoit couché, qui crût que

Maisiere cherchoit à son ordinaire un gîte pour reposer une heure ou deux, n'en ayant pas de trop assuré. Après l'avoir laissé attendre assez long-temps, on luy ouvrit. Il dit qu'il vouloit parler au Comte : on ne luy voulut pas permettre, ne croyant pas qu'il eust rien à dire d'assez important pour troubler le repos de ce Prince ; mais il insista avec tant d'opiniâtreté, qu'on fut contraint de faire ce qu'il souhai-toit. Lors qu'il fut dans la chambre, il s'approcha du li& du Côté, & luy apprit que le Duc estoit parti avec sa femme & sa fille. Au sortir d'icy, dit Maisiere, je suis allé chez un Ecuyer de Madame la Duchesse, qui est de mes amis ; & feignant d'avoir besoin qu'il voulust me recevoir pour passer le reste de la nuit avec luy, les portes du chasteau estant fermées, il m'a dit qu'il n'avoit pas dessein de se coucher, & qu'il me presteroit volontiers sa chambre, non seule-

ment pour quelques heures, mais jusqu'à son retour. Je l'ay pressé de me dire où il alloit. Il m'a répondu qu'il suivoit sa maistresse qui parloit pour Alençon. Je luy ay demandé s'il ne sçavoit point la raison de ce départ, mais j'ay bien connu qu'il ne le sçavoit pas, car il n'a pas de secret pour moy. J'ay pris le party de joüer avec luy une heure ou deux; un Ecuier du Duc s'est joint à nous qui nous a dit, sans que je le luy demandasse, que le voyage ne se faisoit que pour vous oster Mademoiselle d'Alençon, que l'on dit avoir beaucoup d'amitié pour vous, & que comme on la destine au Duc de Milan, on pretend en la privant de vous voir, vous éloigner de son cœur. On est venu avertir ces Ecuers que Monsieur d'Alençon estoit prest à descendre de son appartement: ie me suis rendu dans la cour, où feignant de me rencontrer par hazard, je me suis approché de luy pour m'en

faire voir. Vous estes diligent d'être levé si matin, m'a-t-il dit? Il n'est que tard pour moy, Monsieur, luy ay-je répondu en luy faisant une tres-profonde reverence, car je ne me suis pas encore couché: mais on peut dire, Monsieur, qu'il est extrêmement matin pour vous? Il est vray, m'a-t-il repliqué en marchant toujours, mais je prens la fraischeur de la nuit pour éviter la chaleur du jour. En disant ces paroles il est arrivé où ses carosses l'attendoient; en montant dans le sien il m'a dit fort obligamment, Adieu, Maisie-re, ne nous verrons-nous point à Alençon? Si vous y venez, vous y ferez le bien venu. Je l'ay assuré que j'irois avec joye, s'il me faisoit l'honneur de me le commander. Je vous en prie, m'a-t-il dit. Pendant que ie luy parlois, je jettois souvent les yeux sur la Princesse. Les siens m'ont paru fort languissans; & comme quand elle a passé sous vos

fenestres ie l'ay regardée , & le luy ay fait remarquer , elle n'a répondu que par un branlement de teste, qui ne m'a pas paru de bon augure. Elle est montée en carosse avec Monsieur son pere & Madame sa mere , & je suis allé prendre congé des filles de la Princesse. Je me suis doucement approché de Mademoiselle de Rieux , qui depuis long-temps est de mes amies ; & en la salüant je l'ay priée de parler quelquefois de vous à la Princesse ; je le luy ay dit d'autant plus volontiers , que je sçay qu'elle est fort dans vos interests , & qu'elle a la liberté de dire ses sentimens. Je n'oserois , m'a-t-elle repliqué , car la Princesse a trop de sujet de s'en plaindre : au lieu de se trouver dans le parc , il a passé la soirée chez Madame de Comminge. Desabusez vostre belle maîtresse , luy ay-je répondu ; car c'est un artifice de la Dame, où Monsieur le Comte n'a nulle part. J'ay bien

eu de la peine à luy dire ce peu de mots ; & je ne l'aurois pas pû n'étoit qu'il a falu rajuster quelque chose au carosse. Lors qu'il a commencé à marcher je me suis retiré , & je suis venu vous donner cét avis. Ce fut un coup de foudre pour le Comte, particulièrement lors qu'il sceut que Mademoiselle d'Alençon parloit l'esprit aigri contre luy. Il fit cent questions à Maisiere , auxquelles il répondit selon ce qu'il sçavoit. Il luy demanda comment il avoit appris que c'estoit par un artifice de Madame de Cominge , qu'il n'avoit point vû la Princesse. Je n'en sçay rien précisément , répondit Maisiere ; mais il y a bien de l'apparence , car le Marechal & elle ont eu une longue conversation , qui me fait comprendre l'intelligence qui est entr'eux. Le Comte de Dunois envoya prier le Marquis de la Trimouille de venir dans son appartement. Il s'y rendit peu

de temps après , où il fit son office ordinaire de consolateur. Enfin, luy dit le Comte , je n'ay plus rien à craindre , puis que la fortune n'a plus rien à faire contre moy ; j'aime ma belle Princesse avec toute l'ardeur & la tendresse dont un cœur puisse estre rempli : elle a la bonté de m'assurer que j'occupe une place avantageuse dans le sien ; je revoiy mille marques innocentes de son affection ; je suis protégé de la Reyne, & toutes choses semblent estre d'accord avec mes desirs. Cependant je suis le plus malheureux de tous les hommes ; toutes ces apparences ne m'ont promis de si grands biens, que pour m'en faire goûter la perte avec plus de sensibilité : dans cet estat heureux je me suis trop reposé sur le bon-heur de ma destinée ; & j'ay donné lieu à mes ennemis d'établir leurs affaires, & de ruïner les miennes. Les choses sont encore en un estat , repliqua le Marquis , qui ne  
vous

vous défend point l'esperance ; la Reyne est pour vous. Helas ! reprit tendrement le Comte , la Reyne est pour moy , il est vray ; mais ma Princesse m'est contraire ; elle part dans une disposition si fascheuse que sa colere , ou l'absence , & l'oubli , qui en est une suite infaillible , me banniront pour jamais de son cœur. Maisiere avoit resvé tout le temps que le Comte avoit parlé ; mais revenant tout d'un coup de sa resverie : Consolez-vous , luy dit-il , il n'est pas si difficile que vous pensez , de vous rétablir dans l'esprit de la Princesse : Monsieur le Duc m'a ordonné d'aller le trouver à Alençon ; non seulement je vous promets d'établir un commerce tres-seur entre la Princesse & vous , mais je pretens l'engager à souffrir vostre veuë si l'occasion s'en presente : ne vous portez point , s'il se peut , à la violence ; reposez-vous sur vostre amour & sur mes soins , & je vous assure de vous



mettre tout au moins à couvert de l'oubly ; car je luy parleray si souvent de vous, qu'elle n'aura pas loisir de vous bannir de sa memoire. Quoy que le Comte de Dunois eust l'esprit rempli de douleur & d'inquietude, il la cacha, pour ne pas donner lieu à ses ennemis de tirer avantage de son chagrin. Il parut chez le Roy, sinon avec gayeté, du moins avec un visage tranquile ; & le Roy luy dit tant de choses obligantes ce jour-là, que s'il eust autant pensé à sa fortune qu'à son amour, il auroit dû estre content. Il fut aussi chez la Reyne, qui flata sa douleur avec beaucoup de bonté, & en suspendit pour quelque moment la violence. Pendant qu'elle luy parloit de la surprise qu'elle avoit eüe du départ de Mademoiselle d'Alençon, le Mareschal commençoit à se repentir d'avoir causé son éloignement. Il envisagea les rigueurs de l'absence qui le persecutoient dé-

ja si cruellement, qu'il pensa plus d'une fois aux moyens de faire revenir cette Princesse avec la mesme précipitation, que l'on en avoit apporté à son départ; mais Madame de Cominge, qui avoit autant de sujet de craindre son retour que le Marechal en avoit de le desirer, luy dit que ce seroit se rendre suspect par un si prompt changement, & le détourna de cette pensée. Ce fut alors que le Marechal se confirma dans l'opinion qu'il avoit toujours eüe, que l'amour estoit l'écueil de la vertu, & l'ennemi du repos. Sa memoire luy fournit dans ce moment l'idée de tout ce que son injuste passion luy faisoit faire contre son devoir; & les peines qu'il sentit commençoient déjà sa punition. Madame de Cominge seule sceut le secret de ses remords: & bien qu'elle employast de fortes raisons pour remettre son esprit, il ne pouvoit sans un chagrin extrême s'imaginer qu'il

estoit absent, qu'il estoit amoureux; & qu'il estoit haï. Pendant qu'il donnoit toutes ses pensées à la réflexion du passé, le Comte de Dunois donnoit toutes les siennes à la prévoyance de l'avenir. Car dans la conversatiõ qu'il eut avec la Reyne, il la persuada de faire agir son autorité pour sçavoir de la bouche de Madame de Cominge des veritez qu'il ne démesloit qu'imparfaitement, & dont la certitude importoit trop à son repos, pour ne pas chercher à s'en éclaircir. La Reyne luy demanda quel interest Madame de Cominge pouvoit avoir à troubler sa passion pour Mademoiselle d'Alençon. Ce Prince se trouva fort embarrassé: il eust bien voulu que la Reyne eust sceu les sentimens que cette Dame avoit pour luy; mais il auroit esté fort aise que ce n'eust pas esté de sa bouche qu'elle l'eust appris. Toutefois ne pouvant faire autrement, il dit tant de choses am-

biguës à la Reyne , qu'enfin elle prit l'intelligence qu'il luy vouloit donner. Elle luy promit de parler dès ce jour-là à Madame de Cominge. Le Comte se retiroit dans son appartement pour penser en liberté à l'estat où estoit alors sa fortune, quand une vieille femme luy presenta un billet de là part de Rieux. Le Prince le receut en tremblant , s'imaginant bien qu'il y trouveroit la confirmation de sa disgrâce. Après l'avoir ouvert , il connût qu'il étoit écrit de la main de la Princesse , & y lût ces paroles.

BILLET DE MADEMOISELLE  
d'Alençon au Comte de Dunois.

*Je pars de la Cour sans autre regret, que celui de vous avoir trop estimé : il est fâcheux aux personnes de mon humeur de se méprendre en pareille rencontre ; mais le repentir suit la faute de si près , qu'à l'avenir j'auray peu de chose à me reprocher.*

## A P O S T I L L E.

*Je ne me fers pas de la voye de Madame de Cominge pour vous faire tenir ce billet, elle est trop interessée pour entrer dans cette confidence.*

Après l'avoir lû plus d'une fois en son particulier, il le fit voir à Monsieur de la Trimouille, qui luy conseilla d'en informer la Reine, afin de s'en servir pour sçavoir de Madame de Cominge ce que l'on desiroit d'en apprendre. Sur le soir la Reine l'ayant fait appeller dans son cabinet, elle eut de la peine à soutenir la hardiesse qui luy estoit si naturelle. Lors que la Reine se vit seule avec elle, elle la regarda d'un air plein de majesté : Je m'étonne, luy dit-elle, Madame de Cominge, qu'après vous avoir fait connoistre tant de fois que je souhaitois le mariage du Comte de Dunois & de Mademoiselle d'Alençon ; je m'étonne, dis-je, que vous ayez pris tant de

soin de le traverser : car enfin il est inutile que vous preniez le party de me nier une chose que je sçay de certitude ? aussi n'est-ce pas pour m'en instruire que je vous ay fait appeller ; mais pour sçavoir de vous la raison qui vous peut avoir obligée de vous mettre dans les interests du Maréchal de Gié contre ceux du Comte de Dunois , sçachant bien que cette conduite estoit opposée à mes intentions. La Reine voyant que Madame de Cominge ne luy répondoit pas , & que sa hardiesse commençoit à se démentir , par la confusion qui paroissoit sur son visage : Vostre silence ne suffit pas , continua la Reine , pour l'aveu de vostre faute , j'en demande une declaration sincere , si vous en voulez obtenir le pardon ; mais je vous declare en même temps , que si vous ne vous resolvez à ce que je vous demande , je trouveray sans doute des voyes pour me faire obeïr. Au

reste , si la confession de vostre foiblesse vous coûte à faire , la peine que vous'y aurez me la fera excuser : j'en auray de la compassion , & je plaindray ce qui mériteroit d'estre puny : mais , encore une fois , il faut reparer vostre artifice par une sincerité si ingenuë , qu'elle me persuade de vostre repentir. M<sup>e</sup> de Comminge voyant que la Reine vouloit estre obeïe , se jetta à ses pieds , versa des larmes , & parut si troublée , que la Reine eut la bonté de remettre son esprit dans une assiette plus tranquille , en luy promettant de luy pardonner. Après quoy elle raconta exactement à la Reine tout ce qui s'estoit passé entre le Maréchal & elle , les motifs qui l'avoient portée à se mettre dans ses interests ; la verité de l'assignation du parc , & generalement tout le secret de cette intrigue : Mais , luy dit finement la Reine , comment voulez-vous que je vous croye , & que je m'en rap-

porte à vostre bonne foy , si dans ce procedé vous en avez si souvent manqué ? Ha ! Madame , repiqua Madame de Cominge , il ne me sera pas difficile de justifier la verité de mes paroles ; divers billets que j'ay heureusement gardez sont des témoins irreprochables de ma sincerité. La Reine luy fit plusieurs questions , auxquelles elle répondit ce qu'elle sçavoit ; mais quand elle vint à demander ce qu'elle avoit appris de la negociation de Milan , Madame de Cominge l'assura qu'elle n'en sçavoit rien de plus précis que les autres , & que le Maréchal ne l'avoit jamais fait entrer à fond dans cette confidence. Peut-estre , dit la Reine , ne l'en avez-vous pas fortement pressé ; car dans l'intelligēce où vous estes , il n'est pas croyable qu'il vous eust dénié si peu de chose , dans un temps où vous faisiez tant pour luy. Il est vray , repliqua Madame de Cominge , que je ne me



suis pas mise en peine d'où venoit le trouble, pourveu que j'eusse le plaisir de l'exciter. Mais, Madame ; je connois presentement mon crime, continua-t-elle, je suis preste à le reparer par tout ce qu'il plaira à vostre Majesté de m'ordonner. Si cela est, reprit la Reine, il vous reste encore un moyen de vous rétablir dans mon esprit : C'est qu'après avoir tout fait contre le Comte de Dunois, je veux que vous fassiez tout pour luy ; ce qui fut un artifice criminel par le passé, deviendra une adresse louable, quand vous agirez par mes ordres, & pour la justice. Je veux donc, poursuivit la Reine, que vous me remettiez entre les mains les billets du Marschal ; je veux que vous tâchiez de découvrir en quel estat est l'affaire de Milan, & je veux enfin que vous fassiez tout ce que vous pourrez pour en ruiner le succès. Madame de Cominge ne crai-

gnant rien tant que d'estre éloignée de la Cour, & n'aimât rien tant qu'à trahir ceux qui se fioient en elle, se resolut sans peine à tromper le Marechal à son tour, & à se remettre dans les interets du Comte de Dunois. Elle ne démentit pas son caractère de fourbe, & sa perfidie ne fit que changer d'objet. Elle promit donc à la Reine de n'agir à l'avenir que par ses ordres. Pour avance de ce qu'elle luy promettoit elle donna tous les billets que le Marechal luy avoit écrits, qui luy parloit clairement de son amour pour Mademoiselle d'Alençon, & l'assura en mesme temps d'en tirer encore de luy de plus fortement expliquez. Enfin, la Reine l'intimida si à propos, & la flata aussi avec tant de prudence, qu'elle se détermina fortement à ne se plus éloigner de cette route, qui luy parut la plus seure. Le Comte du Dunois après avoir appris ce change-

ment, & sceu de Madame de Cominge la verité de l'avanture, sacrifia son ressentiment au besoin qu'il avoit d'elle, & luy promit d'estre de ses amis; mais elle ne fut pas si-tôt en état d'agir selon qu'elle l'avoit promis, le mareschal estant tombé dangereusement malade. Pendant ce temps-là Maisiere commença de disposer ses affaires pour son voyage d'Alençon (je dis disposer ses affaires) car il en avoit assez pour occuper plusieurs personnes; il faisoit des Mariages, des accommodemens, il fournissoit de domestiques à tous ceux qui en avoient besoin; il estoit connu des Dames, il en estoit mesme souffert par mille petits soins qu'il leur rendoit; & il y avoit peu de nouvelles, quelques particulieres qu'elles pûssent estre, qu'il ne sceust des premiers. A la verité sa maniere de s'abiller avoit quelque chose de singulier. Il ne se contentoit pas d'estre vêtu tout autrement que les autres,

mais

mais il changeoit d'habit presqu'à toutes les heures du jour: tantost en bourgeois, quelquefois en cavalier, & toujourns d'une façon fort bizarre. Cét extérieur ridicule n'empeschoit pas que Maisiere n'eust de l'esprit, & ne fust capable de conduire une entreprise delicate: & plus que tout cela, il avoit une discretion qui luy donnoit la confiance de tous ceux dont il estoit connu. L'assurance que le Marquis de la Trimoñille en donna au Comte de Dunois acheva de resoudre ce dernier à commettre son secret à Maisiere, & l'envoyer à Alençon pour instruire la Princesse de l'estat auquel estoient les choses. Le Comte luy donna de l'argent & des pierreries, tant pour son usage, que pour gagner les personnes dont il auroit besoin dans la suite. Après quoy il partit pour Alençon, où l'on avoit besoin d'un pareil secours, pour dissiper l'ennuy d'une solitude assez desagreable. Il fut receu du Duc &

de la Duchesse avec beaucoup de témoignages de bonne volonté, & encore plus de Mademoiselle d'Alençon leur fille. Par bon-heur l'humeur intrigante de Maistiere n'estoit pas suspecte en cette Cour, parce qu'elle n'y estoit pas connuë, & il la cacha si bien, qu'il ne donna pas le moindre soupçon du sujet de son voyage. Il jugeoit bien que Mademoiselle d'Alençon avoit une extrême curiosité de sçavoir ce qui se passoit à Amboise; mais il se voulut faire desirer, & se contenta de dire à Rieux qu'il y estoit arivé bien des choses depuis le départ de la Princesse, dont elle seroit peut-estre bien-aïse d'estre informée. Il sceut de Rieux que sa maistresse ne souhaitoit rien tant au monde, que d'apprendre que le Comte estoit innocent. Rieux luy paroissant dans ses interests, il acheva de l'y mettre, en luy donnant un diamant de prix, de la part de ce Prince. Elle faisoit difficulté de l'acce-

pter, si Maisiere, qui sçavoit l'art de recevoir des présens sans façon, ne luy eut appris à prendre celuy-cy sans scrupule. L'envie que la Princesse avoit de sçavoir des nouvelles de ce qui la touchoit, augmentoit à tous momens, & fit qu'estant un soir dans sa Chambre avec Rieux seulement. Je m'étonne, luy dit-elle, que Maisiere qui vous parle si souvent, ne vous ait pas dit, si le commerce du Comte de Dunois & de Madame de Cominge est bien établi; s'ils paroissent bien contens, & ce que l'on en dit dans le monde. Il ne m'en a pas parlé, repliqua Rieux; au contraire il m'a dit que vostre départ a causé une consternation generale dans tous les cœurs; & que depuis le jour que vous partistes, il n'a pas parlé à la Dame que vous me nommez. Peut-estre, Mademoiselle, que s'il vous plaisoit de vous en instruire, il satisferoit avec joye vostre curiosité. Au reste, je ne croy pas que Maisiere

me voulut faire aucune confidence sans vostre ordre. Je n'apprendray donc jamais rien de ce que je veux sçavoir, dit la Princesse, car je ne suis pas resoluë de m'en informer. Peut-estre, Mademoiselle, interrompit Rieux, apprendriez-vous des choses qui ne vous déplairoient pas ? Et bien, dit la Princesse, faites donc qu'il me les dise sans que je les luy demande. C'est à vous, Mademoiselle, repliqua Rieux, à luy en faire naistre l'occasion ; car il ne se hazardera pas à vous en entretenir, si vous ne luy témoignez de le desirer. Mon Dieu : reprit la Princesse, ne sçauriez-vous satisfaire ma curiosité, sans me donner le chagrin de la faire paroistre ? Rieux entendit alors ce que sa Maistresse luy vouloit dire, & se chargea d'engager Maisiere à ce qu'elle desiroit de luy. Mais Maisiere qui vouloit s'acquitter prudemment de sa commission, craignant de rompre les mesures.

qu'il prenoit , pour établir un commerce assuré entre la Princesse & le Comte de Dunois , n'affecta pas de l'entretenir en particulier. Il prit son temps un jour que le Duc & la Duchesse sa femme estoient en conférence dans un cabinet , où ils ne vouloient pas estre interrompus. Ce jour-là donc , Mademoiselle d'Alençon voulut aller prendre l'air dans un tres-beau jardin , qui estoit à la veüe du Chasteau , avec ses femmes , & Maisiere. Il entra insensiblement en conversation avec la Princesse ; & comme elle luy demanda comme l'on se divertissoit à Amboise depuis son départ : Ceux qui s'y ennuyent , Mademoiselle , répondit Maisiere , ne sont pas les plus à plaindre : Ce que l'on appelle ennuy , continua-t-il , n'est , à mon avis , que la privation de quelque plaisir , mais vôtre absence les a tous bannis de la Cour , & a fait des miserables de tous ceux



qui connoissent le prix du bien qu'ils ont perdu. Je cōnois quelqu'un qui en est si sensiblement touché, que si cette absence continuë, vous perdrez ce quelqu'un - là pour toujours. Maisiere ayant cessé de parler pour un moment : Hé quoy, Mademoiselle, reprit-il, avez-vous si peu de pitié des maux que vous causez, que vous ne vouliez pas vous informer de ceux qui les souffrent? Je ne vous ay pas demandé, repliqua la Princesse, le nom de ceux qui s'ennuient à la Cour, je voudrois seulement sçavoir comme l'on s'y divertit. Fort mal, Mademoiselle, répondit Maisiere, & Monsieur le Comte de Dunois beaucoup plus mal que tout le reste du monde ensemble, non seulement pour le chagrin que luy cause vostre absence, mais par la douleur qu'il a d'estre mal auprès de vous. Maisiere voyant que la Princesse se preparoit à luy imposer le silence : Ne m'in-

terrompez pas, Mademoiselle, s'il vous plaît, luy dit-il, écoutez ce que j'ay à vous dire, apprenez sans aigreur des choses qui meritent vôtre compassion toute entiere, & qui pourront vous détromper de l'opinion injuste que vous avez conceuë de l'infidelité de Monsieur le Comte de Dunois. Mais pour ne pas vous en rapporter tout-à-fait à ma sincerité, voyez, s'il vous plaît, dans cette Lettre la foy que vous y pouvez prendre. La Princesse ne la vouloit pas recevoir; mais craignant que la difficulté qu'elle en faisoit ne fut apperceuë de ses femmes, & qu'on ne soupçonnât Maisiere d'estre d'intelligence avec le Comte, elle se contenta d'en reconnoître les caracteres à la suscription, & permit à Maisiere de la remettre entre les mains de Ricux. Après cela il dit à Mademoiselle d'Alençon l'aveu que Madame de Cominge avoit fait à la Reine de sa perfidie,

la verité de la fausse assignation du parc, & generalement tout ce qu'elle avoit ignoré depuis le retour du Roy jusqu'à la maladie du Marechal. Maisiere s'apperceut aisément que ce recit ne déplaisoit pas à la Princesse, qui ne s'en rapportant pas tout-à-fait à sa bonne foy, le gronda un peu de s'estre chargé de cette commission, & luy défendit, quoy que foiblement, d'en prendre de pareilles à l'avenir. Je feray plus, repliqua Maisiere, car si vous me l'ordonnez je ne vous en parleray de ma vie. Je ne vous dis pas cela, dit la Princesse; mais..... Comme ils en estoient là, Monsieur & Madame d'Alençon arriverent si près du lieu où estoit Mademoiselle d'Alençon, qu'il falut finir ce discours, quoy qu'il luy fust extrêmement agreable. Le Duc ayant demandé à Maisiere dequoy il entretenoit la Princesse, il luy répondit qu'il venoit de luy commencer une

histoire assez plaisante, d'une aventure qui luy estoit arrivée il n'y avoit pas long-temps. Le Duc & la Duchesse luy ordonnerent de la commencer : ce qu'il fit sans hesiter un moment, & prit ainsi la parole.

## HISTOIRE

### *de la Dame Visionnaire.*

Une aventure dont je seray le héros, vous paroitra sans doute un peu bizarre ; aussi vous puis-je assurer que celle-cy l'est infiniment. Je partis d'Amboise à la suite du Roy, lors qu'il fut en Italie, moins à dessein de combattre, que de faire un voyage agreable. Je demeuray malade à Turin, où je fus assez long-temps sans sortir de la chambre. Le Comte de Santiniany eut la bonté de me visiter dans ma maladie ; j'avois l'honneur d'en estre connu en France, où je m'attachay à l'instrui-

re de mille choses qu'un homme de qualité est bien aise de sçavoir, quand il arrive dans une Cour étrangere. Lors que je fus entierement guery, il ne voulut pas souffrir que je partisse si-tost de Turin ; & afin que le sejour que j'y ferois ne me fust pas incommode , il me donna un logement chez luy , & me fit connoistre de toute la Cour de Savoye ; où il est certain qu'en peu de temps je fus aussi sçavant qu'en celle-cy. Je l'accompagnay chez plusieurs Dames de haute qualité & de merite, avec lesquelles il ne m'arriva rien de considerable : mais estant allé visiter la Comtesse de Bevilaqua , je fus surpris de trouver en elle tant de belles & de rares qualitez ; car elle n'avoit pas seulement de l'esprit naturel , mais elle l'avoit cultivé beaucoup plus que l'ordinaire de son sexe , & jugeoit avec delicateffe des bonnes choses : tout ce qu'elle disoit avoit un tour galand & aisé , qui

plaisoit infiniment ; ses meubles & ses habits estoient bien entendus ; & la personne , quoy qu'un peu avancée en âge , ne laissoit pas d'estre encore fort agreable. Je remarquay mesme en elle une beauté que l'on conserve rarement avec beaucoup d'années : ce sont les cheveux, dont elle avoit une prodigieuse quantité, du plus beau blond du monde. Je regardois cette Dame avec admiration , & je ne croyois pas en avoir vû de ma vie qui eust un merite plus achevé. Je demeuray près de deux heures dans cette opinion , & peut-estre que j'y serois encore , si le Comte de Santiniany, qui sçavoit son foible , en luy voulant marquer le temps de la mort d'un de ses freres , ne luy eust dit que c'estoit peu de jours devant ou après la mort de Monsieur Bronzoly. Ah ! Monsieur, s'écria la Comtesse , vivez - vous encore dans une ignorance si grossiere , de croire que Monsieur Bron-

zoly soit mort ? Non , non , Monsieur , ne faites pas de tort au plus parfait de tous les hommes , de l'assujettir à ce rigoureux terme de la vie. Lors que les Dieux , pour punir les mortels voulurent priver le monde de cette adorable moitié de moy - mesme , ils le placerent au rang des demy-Dieux ; & comme il estoit tout esprit , ils l'affranchirent des dures loix que la nature impose aux hommes en general. Il fut élevé dans le ciel , où il demeure depuis qu'il n'habite plus parmy nous. Cette opinion , continua-t-elle , en se détournant vers moy , vous paroîtra un peu chimerique , mais je suis convaincuë de cette verité par des experiences incontestables ; pour peu que vous demeuriez icy , je vous en feray convenir. A propos de cela , dit-elle , il faut que j'envoye sçavoir s'il ne m'a pas écrit en un lieu où il me fait quelquefois tenir de ses Lettres. En effet elle envoya un laquais chercher

chercher un billet de son amant imaginaire ; après quoy elle commença la conversation sans aucun égarement. J'y remarquay seulement un peu de contrainte ; mais elle s'en retira bien-tost , en congediant un homme que nous avions trouvé auprès d'elle. Monsieur Hyppolite, luy dit-elle, je vous prie de me laisser un moment en liberté , ne vous sçauriez-vous mettre dans l'esprit, qu'on s'ennuye de voir toujourns la mesme chose ? Hyppolite s'en alla, & la Comtesse de Bevilaqua reprit sa raison. Elle nous fit l'histoire de quelque femme de qualité de son pais , & me promit de m'instruire encore de diverses choses que je ne devois pas ignorer en retournant en France , me priant instamment de la revoir. Je sortis avec le Comte de Santiniany , & j'assuray la Comtesse que j'aurois l'honneur de la voir aussi souvent , que je croirois ne luy estre pas incommode. Lors



que je fus en lieu pour n'estre entendu que du Comte, je m'informay qui estoit feu Monsieur Bronzoly. C'est, me dit-il, un homme dont le merite & l'esprit ont esté si gráds, qu'encore qu'il fust d'une naissance fort obscure, il n'a pas laissé d'estre aimé chèrement de plusieurs de qualité. Il a toujourns esté receu avec plaisir de toutes en general; mais à la verité, la Comtesse en a eu une plus forte impression que les autres. Elle s'est imaginée que cét homme qui avoit plus d'esprit que de corps ne devoit point mourir, & qu'il ne devoit point subir cette cruelle nécessité. Mais, luy dis-je, est-il possible qu'elle n'aye point d'amis, qui ayent pú la desabuser d'une erreur si éloignée de la raison? Rien au monde, me repartit le Comte, ne peut effacer de son imagination la chimerique pensée de l'immortalité de Bronzoly. En suite je demanday au Comte ce que c'estoit que Monsieur

Hyppolite. C'est, me repliqua-t-il, un homme que la Comtesse a épousé par compassion, de ce que la fortune n'avoit rien fait pour luy. Cette rendre pitié, luy dis-je, me semble un peu diminuée; car il m'a paru qu'elle ne le traite ny en mary, ny en amy; encore moins en homme pour qui elle aye la moindre estime. Elle l'aime pourtant, repartit le Comte; mais elle ne laisse pas de défennuyer quelquefois son cœur de cette attache nécessaire par quelques legeres amitez, estât certain qu'elle a un penchant pour l'amour qu'elle ne peut surmonter par la reflexion de son âge, ny de la bien-seance. Je résolus en moy-mesme de tâter le cœur de la Comtesse, & de faire en sorte de m'en faire aimer. J'esperay beaucoup en mes manieres bizarres & extraordinaires; je crûs volôtiers qu'elles seroiēt plus propres à m'acquérir ses bonnes graces, qu'une conduite bien réglée. Dés le lende-

main je retournay chez elle , je la trouvay seule, je hazarday quelques regards & quelques soupirs à la Françoisé , qui luy plurent infiniment ; & dès ce jour-là elle me dit qu'elle estoit au desespoir d'avoir quelque engagement d'obligation avec Monsieur Hyppolite , & qu'après Monsieur Bronzoly j'estois l'homme du monde pour qui elle avoit le plus d'inclination. Pour ne me pas laisser lieu d'en douter, elle me donna son portrait dans une boëde diamant assez riche. Monsieur Hyppolite arriya dans ce temps-là: je n'en fus pas bien-aise , & la Comtesse encore moins. Elle le gronda fort, d'estre revenu de si bonne heure ; mais il ne sortit plus de tout le jour. La conversation commençoit à devenir un peu languissante , lors qu'il vint un page de Madame de Raviary sçavoir des nouvelles de la Comtesse. Elle receut cette civilité par un compliment de pareille na-

ture: mais lors que le page fut sorti, elle me dit ; Qu'encore qu'elle fust logée dans le quartier de Turin, où il y avoit le plus de femmes de qualité, elle estoit si malheureuse que c'estoit des personnes sans société, par les chimeriques visions qui les empeschoient de visiter ny d'estre visitées. Je fus un peu surpris d'entendre parler la Comtesse des chimères & des visions des autres, en ayant elle-mesme de si bizarres: mais ne comptant les siennes pour rien, elle me dit que la Dame dont j'avois vû le page, ne vouloit voir personne, parce que difficilement on peut s'entretenir sur quelque matiere que ce soit, que le mot d'amour n'entre quelquefois dans la conversation; que cette parole luy estoit insupportable, & que quand on luy en demandoit la raison, elle ne disoit autre chose, sinon que cette expression meine l'imagination trop loin. Nous en avons encore une autre, continuë

la Comtesse , devant laquelle il n'est pas permis de parler de la mort. Elle a eu autrefois des amies qui sont mortes depuis plus de vingt ans , dont elle envoie sçavoir tous les jours des nouvelles , parce que personne n'a osé luy dire qu'elles étoient mortes ; mais la plus extraordinaire de toutes , ajouta la Comtesse , c'est une de mes voisines , qui ne voit le jour que deux ou trois fois en toute l'année. Elle se plaint que la lumière l'enrume ; & elle craint si fort cette maladie , qu'elle ne veut point lire ; parce , dit-elle , qu'en tournant les feuilletts d'un livre , ils font un vent si fort , qu'elle en est enrumée. Peu d'hommes la voyent , car à la réserve des Abez , l'entrée est défendue à tous autres. Je trouvay que ces Dames estoient bien foles & bien malheureuses , de n'avoir que de fascheuses imaginations. Celle qui apprehende le mot d'amour me parut plus déraisonna-

ble que les autres, & elle me devint suspecte d'en avoir esté mal-traitée; mais la Comtesse m'assura qu'elle n'en avoit jamais éprouvé les douceurs ny les amertumes, & qu'elle avoit toujourns vescu si severement pour elle-même, & pour ses amies, que peu de femmes avoient recherché son amitié, parce qu'elle les assujettissoit à une trop grande contrainte. Je plaignois fort la Dame qui craignoit la mort avec cet excez, parce qu'il n'est rien de si commun ny de si assuré; je la plaignois d'autant plus, qu'à la reserve de cette foiblesse, elle passoit pour avoir infiniment de l'esprit & du merite. Pour la tenebreuse, je la trouvois si singuliere, qu'elle me réjouissoit extrêmement. Je fus fort aise, Monsieur, de trouver dans le monde des gens que je pûsse dire sans vanité estre moins raisonnables que moy; & je me fis dans ce moment des leçons de sagesse de la

folie des autres. Lors que la nuit fut venuë je voulus me retirer; mais la Comtesse souhaita que je soupasse chez elle. Je receus mille témoignages de sa bonté, & Monsieur Hyppolite beaucoup de marques de dégoust qui le touchoient sensiblement. J'en estois la cause innocente, mais je ne m'apperceus pas qu'il m'en voulust du mal; au contraire, il vint le soir me conduire jusques chez le Comte de Santiniany. Pendant le chemin il me fit de grandes protestations d'amitié, auxquelles pourtant je n'ajoutay foy, qu'autant que je le devois pour les recevoir civilement; & comme je me loüois de l'honneur que je recevois de Madame la Comtesse de Bevilaqua, il me prépara adroitement à de fâcheux retours de son esprit. Je voulois le remener chez luy; & je l'aurois fait, si je n'eusse apprehendé que la ceremonie n'allast à l'infini. Nous nous separâmes fort satisfaits.

l'un de l'autre. Monsieur de Santianiany me demanda compte de ma journée ; mais sçachant qu'il est dangereux, & peu honneste de faire son confident d'une personne de cette qualité, je luy appris seulement ce que j'en pouvois dire sans indiscretion. L'histoire de trois Dames visionnaires me fut d'un grand secours pour luy faire croire qu'elle avoit fait la meilleure partie de nôtre entretien. Il m'en dit encor plusieurs circonstances, auxquelles je ne pensois guere ; car encore que je ne fusse pas amoureux de la Comtesse, je trouvois de la vanité à estre aimé d'une femme de cette naissance. Toutefois quand je venois à penser qu'elle aimoit un homme mort, & qu'elle en avoit épousé un autre par pitié, je jugeois bien que mon bonheur ne seroit pas de l'ongue durée. J'en receus un billet le lendemain de tres-grand matin, où elle m'invitoit d'aller passer la journée à la





campagne. Je me rendis chez elle d'assez bonne heure, & j'avois peur qu'elle ne m'eust attendu; mais je la trouvay si occupée, qu'elle ne songeoit pas qu'elle eust eu dessein de sortir. Je n'ay jamais esté si surpris que je le fus lors que j'entray dans sa chambre; je vis une fille qui coupoit les beaux cheveux de la Comtesse avec une inhumanité la plus grande du monde. Je vous demande pardon, me dit la Comtesse, si je me montre à vous en cet estat; mais Monsieur Bronzoly m'a fait sçavoir ce matin par cette fille qu'il souhaitoit que je luy donnasse mes cheveux. Je suis ravie, poursuivit-elle, qu'il ait exigé de moy cette marque d'amitié, puis que je ne luy en sçaurois donner de plus grande, ayant toujourns fort aimé cet ornement. Je voulus l'obliger à se contenter d'en couper une partie; mais la cruelle Lucie, (c'est ainsi que se nommoit cette fille qui les

coupoit) s'ôutint devant moy, avec une hardiesse inconcevable, que Monsieur Bronzoly prioit instamment Madame la Comtesse de n'en pas laisser. Cette bonne Dame fut au desespoir d'en avoir si peu, quoy qu'il n'y ait jamais eu de teste si garnie que la sienne. Elle les attacha avec un ruban de couleur de feu, & les mit dans une boîte de vermeil doré. Après cela sans donner le temps à cette dangereuse personne de la recoiffer : Allez, luy dit-elle, portez cette boîte à Monsieur Bronzoly : dites-luy que je luy sacrifie sans regret le seul avantage que les années m'ayent laissé. Plus je la blasmois de la facilité qu'elle avoit eüe à couper ses cheveux, plus elle s'aplaudissoit de l'avoir fait ; & je connus bien qu'il ne la faloit pas contredire. Elle remit au lendemain la partie qu'elle n'avoit pû executer ce jour-là. J'y retournay à l'heure qu'elle m'avoit dit, & je la trouvay

aussi proprement coiffée avec des cheveux pastiches, que je l'eusse encore veüe avec les siens. Nous montâmes en carosse avec Monsieur Hyppolite, qui voulut estre de la partie, quoy que la Comtesse luy pût dire pour l'en empescher, Comme nous passions dans la grande place du palais, elle apperceut un grand étranger qui en regardoit la structure avec application. Elle fit arrêter le carosse : Monsieur Hyppolite, luy dit - elle, voyez-vous cet homme vêtu de telle façon, qui est arrêté proche de cette fontaine, je vous prie, demandez-luy s'il ne veut pas venir se promener avec nous. Je luy demanday si elle le connoissoit. Non, me repliqua-t-elle; mais je voy bien à la figure qu'il fait, qu'il manque de divertissement. En vain Monsieur Hyppolite voulut s'en défendre, & tâchoit de l'en dissuader; toutes les raisons qu'il luy allegua furent inutiles, elle alloit descen-  
dre

dre elle-mesme pour faire sa commission, si je n'eusse fait signe à Monsieur Hyppolite d'épargner cette fatigue à la Comtesse. Il fut trouver l'étranger, à qui il fit le compliment le plus honneste qu'il se le pût imaginer : mais l'Alleman ne luy répondit qu'avec de grandes reverences, n'ayant pas entendu un seul mot de ce qu'Hyppolite luy avoit dit, ny des signes qu'il luy avoit fait pour l'obliger à s'approcher seulement du carosse : ce qui ne nous fut pas difficile à remarquer à leur geste. La Comtesse voyant qu'elle n'auroit point le Seigneur Alleman, se prévalut de l'éloignement de Monsieur Hyppolite, & commanda au cocher qu'il fit marcher ses chevaux le plus vîte qu'il luy seroit possible, de sorte qu'Hyppolite ne pût rejoindre le carosse. Si cette maniere d'agir ne luy plût pas, elle divertit beaucoup la Comtesse : je ne pense pas qu'elle ait jamais cité

de si belle humeur qu'elle fut ce jour. Nous fûmes dans un de ces beaux lieux qu'on appelle Vignes en ce pays-là, où l'on nous receut fort bien. Il n'y manquoit rien de tout ce qui peut faire passer une journée avec plaisir. La Comtesse me demanda une bague que j'avois au doigt, & m'en donna une tres-belle, qu'elle me commanda de porter toute ma vie. En arrivant chez elle nous y trouvâmes Monsieur Hyppolite, qui me parut furieusement chagrin; mais la Comtesse ne se seroit pas donné la peine d'y prendre garde, si je ne le luy avois fait remarquer. Je la laissay en liberté de recevoir les reproches de Monsieur Hyppolite. Le Comte de Santiniany, qui commençoit à soupçonner que la Comtesse avoit de l'amitié pour moy, me pressa fort de le luy avoüer; la bague qu'elle m'avoit donnée, & qu'il aperceut en soupant, changea sa défiance en certitude; il me témoigna qu'il estoit bien-aise que j'eusse une

raison agreable de m'arrester à Turin ; mais il m'avertit que les passions de la Dame estoient violentes, & de peu de durée. Je la voyois tous les jours, je ne trouvois plus d'alteration dans son esprit, & je croyois qu'elle en eust effacé l'image du demy-Dieu, lors qu'elle y revint tout d'un coup de la maniere du monde la plus extraordinaire. Je la conduisois chez une de ses amies qui logeoit près de sa maison : tout à coup elle voulut me quitter, pour courir après un homme qui marchoit assez vite devant nous. Par bon-heur je ne la laissay pas ; car à chaque pas qu'elle faisoit, elle chanceloit, & fust infailliblement tombée, si je ne luy eusse aidé à marcher. Ne pouvant joindre cet homme, elle le fit prier de la venir trouver ; ce qu'il fit avec beaucoup de civilité. Jugez, s'il vous plaist, Monsieur, de mon étonnement, lors que je vis la Comtesse qui l'embrassoit

avec une tendresse que je ne puis exprimer. Ah ! mon cher Bronzoly, que j'ay de joye de vous revoir ; & pourquoy m'avez-vous si long-temps privée de vostre veuë ? Et puis en se retournant vers moy : N'avois-je pas raison, continua-t-elle, de vous assurer que Monsieur Bronzoly n'étoit pas mort ? Les morts n'ont point le teint si frais, ny les yeux si vifs. Celuy à qui s'adressoient ces caresses & ces douces paroles n'y comprenoit rien, & ne les recevoit pas comme la Comtesse l'eust désiré ; il avoit mesme quelque confusion de faire ce personnage en public ; il assuroit la Comtesse qu'elle se méprenoit. Elle soutenoit qu'il estoit Monsieur Bronzoly ; & cette contestation s'échauffa si bien, que la Comtesse entra dans une colere extrême. Voyez, me dit-elle, cét ingrat, qui se veut soustraire à la reconnoissance qu'il doit aux derniers témoignages de mes bontez :

les cheveux qu'il porte sur sa teste n'estoient-ils pas le plus bel ornement de la mienne ? En verité, Madame , luy dit le pauvre homme, je ne suis point ingrat à vos bienfaits, car jè n'en ay jamais receu de vous; ces cheveux que je porte je les ay fort bien payez , mais je vous les donne volontiers, & permettez-moy d'aller où mes affaires m'appellent. J'avois fait ouvrir une maison , où j'avois fait entrer les acteurs de cette comedie , voulant en ôter le divertissement à la multitude ; mais elle servit pour le moins une heure de prison au prétendu Bronzoly. Pendant ce temps-là je remarquay que les cheveux de sa perruque étoient de la couleur de ceux que la Comtesse avoit fait couper , & je pensay , qu'il n'estoit pas impossible que ce ne fussent les mesmes, & que Lucie ne les luy eust vendus. Je m'approchay de luy sous pretexte de luy faire avoüer qu'il estoit le demy-



Dieu que cherchoit la Comtesse. Je le priay instamment de me dire de qui il avoit acheté sa perruque. Il me dit sans façon que c'estoit d'un homme qu'il me nomma, & dont il m'enseigna la demeure. Je luy contay en peu de mots la foiblesse de la Dame, & je luy conseillay d'estre Bronzoly, puis qu'elle le desiroit, & que c'estoit le seul moyen que je visse pour le remettre en liberté. Il ne l'obtint pourtant pas si-tost, car il falut qu'il souffrist mille embrasemens, & des protestations infinies d'une fidelité inviolable. Elle luy donna une montre de prix, pour marquer les heures de son absence. Il l'assura qu'il auroit l'honneur de la voir tous les jours, & fut tiré de captivité après m'avoir promis son amitié, dont elle luy dit que je n'étois pas indigne. Madame de Bevilaqua retourna chez elle, où je la laissay l'esprit rempli de Monsieur Bronzoly. J'ay sceu qu'elle avoit mandé à

toutes les amies qu'il estoit arrivé,  
 & qu'elle leur promettoit de le mener  
 chez elles au premier jour. Cependant  
 j'appris que la femme de chambre  
 avoit vendu les cheveux de sa maistresse,  
 à celuy que le faux Bronzoly avoit  
 nommé. Je voulus luy faire des reproches  
 de sa malice, qu'elle receut avec tant  
 de marques de repentir, que je luy  
 promis de n'en rien dire. J'estois le  
 mieux du monde dans la maison, m'estant  
 acquis tous les domestiques; & si  
 quelqu'un vouloit obtenir quelque  
 chose de la Comtesse, c'estoit toujours  
 à ma sollicitation. Les presents que  
 j'en recevois estoient si frequens, que  
 je pouvois dire qu'elle m'en accabloit;  
 car il ne se passoit point de jour qu'elle  
 ne m'en fist de considerables. Lucie  
 craignit que je ne revelasse le secret  
 des cheveux: Hyppolite ne pouvoit  
 sans chagrin me voir si bien dans  
 l'esprit de la femme, & tous deux

me haïſſoient également. Ils cherchoient donc les moyens de me détruire dans le cœur de la Comteſſe; mais ils demeurèrent d'accord qu'il falloit faire entrer Monsieur Bronzoly dans leurs deſſeins, & le faire ſervir de pretexte à la rupture de noſtre amitié. Pour y parvenir, la perfide Lucie entra un jour toute effrayée dans la chambre de ſa maîtrefſe, & luy dit qu'elle venoit d'avoir la plus grande peur du monde, qu'elle avoit rencontré Monsieur Bronzoly qui venoit la viſiter, que je l'avois forcé de mettre l'épée à la main, & que je l'avois preſſé avec tant de violence, que ſ'il ne luy eſtoit venu un ſecours miraculeux, il auroit péri dans cette occaſion. La Comteſſe ſ'évanoüit à ce diſcours de Lucie; & par hazard le Comte de Sâtiniany & moy arrivâmes pendant qu'on eſtoit occupé à la faire revenir. Comme j'avois la liberté d'aller chez elle à quelque

heure que ce fust, je fis les honneurs de la maison à Monsieur le Comte, & nous entrâmes dans sa chambre comme elle commençoit à revenir. Je voulus m'empreser pour luy rendre quelque service, mais elle me repoussa rudement, & me jetta des regards si pleins de fureur & d'indignation, que j'en fus surpris. J'en demanday la raison à Lucie, qui me blâma de l'étonnement où je paroissois estre de l'alienation de l'esprit de sa maistresse. Elle s'est imaginée, me dit-elle, que vous avez voulu assassiner Monsieur Bronzoly, elle veut que je vous fôûtienne que j'y estois presente, & cette resverie passe si bien pour une verité dans son opinion, que difficilement l'en pourrez-vous desabuser. Pendant que je parlois à cette fille, les forces de la parole revinrent à la Comtesse. Ah! perfide que vous estes, me dit-elle, ne vous ay-je donc tant aimé, que pour me voir blesser par vous en la partie

la plus sensible de mon cœur ; attaquer Monsieur Bronzoly venant chez moy, se battre avec luy, forcer le ciel à faire un miracle pour le dérober à vostre furie ; quelle lâcheté ? Est-ce ainsi que vous avez reçu les offres obligéantes qu'il vous faisoit de sa précieuse amitié ? Allez, ingrat, vous estes indigne qu'il vous la redonne jamais, & que je vous conserve celle dont je vous honorois ? Allez, retirez-vous, dérobez-vous, si vous pouvez à ma juste vengeance, & ne vous présentez jamais devant mes yeux ? L'excès de sa colère ayant encore presque suffoqué la Comtesse, on eut recours aux remèdes pour la faire revenir. Monsieur le Comte vouloit que je me retirasse ; mais je crûs devoir quelque éclaircissement de mon innocence à une personne dont j'avois reçu tant de solides marques d'affection, quoy que je sceusse bien que je m'exposois aux derniers ou-

trages que la fureur puisse inspirer. Elle revint à elle pour la seconde fois encore plus irritée que la première : Hé quoy, s'écria-t-elle, en me voyant ! voulez-vous m'ôter la vie, après en avoir voulu priver ce-luy qui seul me la peut faire aimer ? Je m'approchay d'elle pour entrer en justification ; & sans considérer qu'elle estoit incapable de raison, je luy disois ce que je pouvois pour la dissuader de l'opinion qu'elle avoit, mais rien ne pût servir à luy prouver mon innocence, ma veüe l'ai-grissoit, mes discours animoient son ressentiment : de sorte que je fus contraint de laisser calmer cét orage. Monsieur le Comte me dit qu'elle commençoit souvent de grandes amitez, qui finissoient par des coleres violentes, & que j'estois bien-heureux d'en estre sorti à si bon marché. Monsieur Hyppolite & la rusée Lucie me dirent quand je sortis, que cette impression luy demeure-

roit éternellement dans l'esprit ; & que quand une fois son imagination estoit fortement prévenue , c'estoit sans retour. La reconnoissance fit sur moy l'effet de l'amour ; j'eus quelque chagrin de me separer ainsi d'une personne à qui j'avois véritablement de l'obligation ; & sans m'en prendre à l'égarement de son esprit , il y eut des momens où je me creus coupable , de n'avoir du moins pas assez ménagé sa foiblesse. Je me retiray avec le Comte de Santiniany , & je fis toute la nuit de grandes reflexions de la bizarerie de cette aventure. En vain j'écrivis des billets amoureux & tendres ; en vain je me trouvay aux lieux de devotion où je croyois estre veu de la Comtesse , Monsieur Hyppolite & Lucie avoient si fortement prevenu son esprit , à mon desavantage , que je ne la pûs jamais rencontrer en aucun lieu. J'appris d'un domestique de la Comtesse les moyens dont  
Monsieur

Monſieur Hyppolite & Lucie s'étoient ſervis pour me détruire auprès d'elle. Voyant donc que je n'avois rien à me reprocher du côté de l'ingratitude , je mis ordre à mon départ ; & après avoir pris congé de Monſieur le Duc de Savoye , & des perſonnes dont j'avois l'honneur d'être connu , je partis de Turin , & je revins à Amboiſe , où j'arrivay peu de temps après le Roy.

Maiſiere ayant ainſi achevé ſon diſcours , Monſieur d'Alençon & Madame ſa femme luy témoignèrent que ce recit les avoit extrêmement divertis. Comme il eſtoit tard , ils ſe retirèrent au château , où ils ne furent pas plûtôt , qu'on les avertit qu'un courier demandoit à préſenter à Monſieur le Duc des Lettres de la part du Mareſchal de Gié. Pendant qu'il eſtoit occupé à les lire. Mademoiſelle d'Alençon fut dans ſon appartement , où elle voulut eſtre



seule pour lire la Lettre que le Comte de Dunois luy avoit écrite par Maifiere, & qu'il avoit remise par son ordre entre les mains de Rieux. Elle contenoit à peu près ces paroles.

LETTRE DV COMTE DE DUNOIS  
à Mademoiselle d'Alençon.

**I**E l'avouë, Mademoiselle, vôtre amitié est d'un si grand prix, que ie ne la merise pas, & que mes ennemis ont raison de me l'envier; mais vous estes iniuste d'avoir donné quelque croyance à leurs artifices. L'en pouvois estre trompé comme vous, si mon amour & mon respect ne vous avoient défendië contre les apparences. Je me plains donc de la facilité avec laquelle vous m'avez condamné sans m'entendre: ce n'est pas que je ne sois assuré de me pouvoir justifier: mais hélas! Mademoiselle, qui m'assurera que l'absence ne m'ait pas banni de vostre cœur? Elle produit en moy des

*effets si cruels, que la suite m'en sera sans doute funeste, si vous n'avez au moins la bonté de m'assurer que vous prenez part à la douleur qu'elle me cause. L'ay confié cette Lettre à Maisiere sous de tres-fortes assurances de sa fidelité: & c'est de luy, Mademoiselle, dont ie vous conjure d'apprendre ce qui me peut justifier auprès de vous.*

Ce que Maisiere avoit dit à la Princesse avoit commencé de la desabuser, & la Lettre du Comte acheva de rétablir la tendresse dans son cœur. Elle ne fit pourtant que luy faire changer de supplice; car les rigueurs de l'absence prirent la place des jalouses inquietudes qui l'avoient tourmentée depuis qu'elle avoit soupçonné le Comte d'infidelité. La curiosité de sçavoir ce que le Mareschal mandoit au Duc son pere, la fit retourner auprès de sa mere, dont elle estoit cherement ai-

mée. Cette bonne Dame luy dit que le Comte de Dunois estoit disgracié, pour avoir querellé le Marechal de Gié dans l'anti-chambre du Roy; que la Reine s'employoit fortement pour le rétablissement de ce Prince, & qu'il s'estoit retiré dans ses Terres en Normandie jusques à son retour. La retraite du Comte de Dunois, ajouta la Duchesse, donne une grande défiance à Monsieur le Duc, que ce Prince ne veuille entreprendre de vous voir, ou d'établir quelque intelligence avec vous. Quant au traité de Milan, poursuivit Madame d'Alençon, le Marechal se promet qu'il sera conclu dans un mois au plus tard. La Princesse fut fort surprise de la disgrâce du Comte; mais elle ne pût se refuser à la joye de sçavoir qu'il n'estoit plus en un lieu qui luy estoit toujourns suspect. Elle eut encore le plaisir de voir que Madame sa mere entroit avec elle dans l'apprehension que

son Mariage avec le Duc de Milan ne réussit : de sorte que la Princesse prenant son temps pour achever de gagner son cœur, luy dit tout ce que son respect & sa tendresse luy pûrent inspirer, en luy protestant qu'elle mourroit de douleur si elle estoit privée de sa presence pour un jour seulement. La bonne Dame ne re-partit à ce discours que par des larmes : ce qui donna lieu à la Princesse de luy dire des choses que sa modestie & sa timidité luy avoient toujours fait celer. L'aveu qu'elle fit à sa mere de son estime pour le Comte de Dunois, ne la surprit pas tant, que l'audace du Marechal, d'avoir osé luy declarer sa passion. Elle blâma sa fille de ne s'en estre pas plainte ; mais sa fille s'en excusa, en luy disant que son pere étoit trop irrité pour estre capable d'entendre aucune raison qui la pût justifier, & qu'elle n'avoit encore depuis osé le dire, de peur de luy déplaire. Madame

d'Alençon luy promit de le luy faire sçavoir, & que bien loin de s'opposer à l'affection qu'elle portoit à ce Prince, elle la protegeroit à l'avenir. La Princesse ne crût pourtant pas luy devoir encore declarer le veritable sujet du sejour que Maifiere faisoit à Alençon; mais c'étoit bien assez pour cette fois d'avoir amené sa mere au point où elle la desiroit depuis si long-temps. Depuis ce jour-là Mademoiselle d'Alençon reprit sa gayeté naturelle; d'heureux présentimens rétablirent dans son cœur le calme & la joye, que la jalousie en avoient banni depuis son départ d'Amboise. Dans le mesme temps que Mademoiselle d'Alençon apprenoit l'exil du Comte, Maifiere de son côté receut de ses nouvelles par une intelligence qu'il avoit dans la ville. Il fit sçavoir à cet adroit agent qu'il estoit dans une de ses Terres, qui n'en estoit éloignée que de deux heures

de chemin seulement, & luy ordonnoit de le venir trouver, & prendre ses mesures, pour ne pas donner lieu aux soupçons que son absence pourroit exciter dans l'esprit du Duc, qui de luy-mesme estoit défiant. Il receut aussi un billet pour Mademoiselle d'Alençon, où le Comte luy confirmoit les assurances de son amour, & luy demandoit par pitié une marque de son affection, pour le consoler de son absence, ne doutant pas qu'elle ne fust revenue des soupçons qu'elle avoit eus de sa fidélité. La Princesse eut bien de la peine à se résoudre à luy faire réponse, mais enfin elle luy écrivit ce billet.

BILLET DE MADEMOISELLE  
d'Alençon au Comte de Dunois.

*J'ay toujours cherché à vous aimer innocent, & ie n'ay jamais pû vous haïr, quoy que i'aye crû que vous estiez coupable : Ainsi vous pouvez ingérer que*

*j'ay facilement ajouté foy à ce que Maisiere m'a dit pour vostre justification. Le me repens donc de mes doutes injustes ; & si ce n'est assez pour vous satisfaire , ie vous permets d'esperer, que ie vous tiendray compte des peines qu'ils vous ont fait souffrir.*

Maisiere estoit tres-satisfait d'avoir si heureusement reüssi dans sa negociation ; & sans en atribuer le succès à l'amour, il s'en donnoit toute la gloire. Mademoiselle d'Alençon luy dit qu'il pouvoit assurer Monsieur le Comte, que Madame la Duchesse ne luy seroit plus contraire , & qu'elle commençoit d'agir fortement en sa faveur. La Princesse luy demanda encore comme il prétendoit faire pour empescher que son voyage ne fût sceu de personne : mais Maisiere la remit à son retour, pour apprendre la maniere dont il se seroit conduit. Il partit le mesme jour pour aller trouver le Comte de Dunois, dont il receut mille témoignages de bien-

veillance; & Maisiere pour s'en rendre digne luy presenta le billet de Mademoiselle d'Alençon. Il eut bien de la peine à laisser à ce Prince la liberté de le lire : Vous voyez, Monsieur, luy dit-il, que la Princesse est heureusement revenue de son erreur. Il vous doit suffire qu'il ne luy en soit resté la moindre impression dans l'esprit; & sans entrer dans le détail de la maniere dont j'ay agi pour la desabuser, ny perdre le temps en discours inutiles, apprenez-moy, s'il vous plait, le sujet de vostre retraite de la Cour, & vostre démessé avec le Marechal de Gié. Avant que d'entrer dans ce recit, répondit le Prince, il faut que vous me disiez des nouvelles de ma Princesse, quels sont ses sentimens pour moy, & si je ne doy point esperer de la voir pendant son exil & le mien. S'il m'est permis, répondit Maisiere, de juger de son cœur par les apparences, vous avez lieu d'en être content;



& je ne pense pas que l'esperance de la voir vous soit défenduë ; mais je ne pense pas aussi que vous deviez faire fonds sur un espoir si douteux. La Princesse ne sort point, apparément elle ne donnera pas les mains à une entreveuë secrette, & ce n'est que du hazard, ou de quelque événement inopiné que vous devez attendre ce bon-heur, auquel pourtant je contribueray de tous mes soins & de toute mon adresse. Mais, Monsieur, comme j'ay peu de temps à estre auprès de vous, dites-moy, s'il vous plaît, ce que je doy dire à la Princesse des choses qui vous sont arrivées. Lors que vous partîtes d'Amboise, repliqua le Comte, le Marechal estoit malade, & fut plusieurs jours sans paroistre ; mais comme il commençoit à sortir, la Reine devint malade à son tour, ce qui ne luy permit pas de quitter la chambre, ny de songer à autre chose qu'à sa guerison. Pour le Marechal il aime

mieux hazarder un peu sa santé, que de me laisser par son absence la liberté d'entretenir le Roy, & d'agir avec mes amis pour l'avancement de mes affaires, & la ruine de ses projets. Un jour que je sortois du cabinet du Roy, où je l'avois laissé dans une assez favorable assiette, je rencontray le Mareschal dans l'antichambre qui recevoit les complimens de toute la Cour pour le retour de sa santé. L'on y parla des préparatifs que l'on faisoit pour la guerre d'Italie. Quelqu'un proposa la difficulté du passage de l'armée : à quoy le Mareschal répondit simplement, que l'on y avoit pourvû. Votre prudence, luy dis-je, pourvoit judicieusement à tout ce qui peut s'opposer à ses desseins ; mais vôtre modestie est extrême, de vous dérober l'avantage que vous devez remporter d'une negociation si glorieuse. Je n'en cherche point d'autre repliqua le Mareschal, que de servir.

le Roy. C'est du moins, luy repliquay-je, ce qui nous paroist. C'est, me répondit-il, le seul motif de toutes les actions de ma vie. Sans examiner vôtre intention, luy dis-je, je vous loüeray toujourns quand vous travaillerez avec succès; mais faites en sorte de ne me pas faire servir de victime à vostre zele; car le service du Roy à part, je sçauray bien vous faire distinguer mes interests des vostres. Comme je n'en ay pas qui nous soient communs, me repartit le Marechal, je ne connois pas quelle distinction j'y puis mettre. Mettez-en du moins entre vous & moy, repris-je, & songez serieusement à l'espace qui nous separe; car encore une fois, je vous declare que quand vous voudrez me détruire dans l'esprit du Roy pour vous y établir, j'y apporteray un obstacle qu'il ne vous sera pas aisé de surmonter. Un homme de cœur qui fait son devoir, répondit le Marechal,

chal, n'en trouve point qui luy puisse faire changer de route. Un homme de cœur, repliquay-je, ne suivra jamais celle que vous tenez. Ah! Monsieur, interrompit le Marechal, je n'ay jamais rien fait qui me puisse ôter ce titre : & c'est sur cela seulement que je me fonde en égalité avec tous ceux que la naissance & élèvez au dessus de moy. Le respect que j'ay pour le lieu où nous sommes, luy repartis-je, m'empesche de vous apprendre qu'il n'y en peut avoir entre nous ; & j'aurois honte. . . . . Le Marquis de la Trimouille, & quelques-uns de mes amis firent retirer le Marechal, qui n'y consentit toutefois qu'avec peine. Un peu de temps après le Roy sortit de son cabinet, pour entrer chez la Reine, où personne ne le suivit, parce qu'elle estoit malade. Je fus aussi-tost environné de tous ceux qui sont dans mes interets, qui venoient m'offrir leur service ; mais

M

je ne songeois pas qu'au sortir de la chambre de la Reine le Mareſchal joignit le Roy, & luy fit ſa cauſe ſi bonne, qu'on ne le pût jamais deſabuſer que je n'euffe le tort ; & ce fut en vain que l'on me voulut juſtifier. Toute la grace que je receus du Roy en cette occaſion, fut qu'il ne me commanderait pas de ſortir de la Cour ; mais que le Marquis de la Trimouille, Monſieureau, & mes autres amis me confeilleroient de m'en éloigner pour quelque temps. Ils vouloient me ſuivre dans ma retraite, ſi je n'avois jugé qu'ils m'eſtoient plus neceſſaires auprès du Roy pour en obtenir mon retour, & pour empêcher le progrès du Mareſchal auprès de luy. Je laiffay à Monſieur de la Trimouille le ſoin de ménager la bonne volonté de la Reine, & je partis d'Amboiſe fort irrité contre le Mareſchal ; & ſi je l'oſe dire, aſſez mal ſatisfait. Mais le Marquis de la

Trimouille me fit comprendre que ce que faisoit le Marechal estant appuyé sur des raisons utiles à l'Etat, je n'avois pas dû prendre ce pretexte de le quereller ; & que j'avois lieu d'estre content dans ma disgrâce, des égards que le Roy avoit eus pour ne la pas rendre plus fâcheuse. Aussi-tost que j'ay esté arrivé, mon premier soin a esté de m'informer par vous-mesme de ma Princesse, & de l'estat où je suis dans son cœur. Vous y estiez mal, répondit Maisiere, & Mademoiselle de Rieux & moy n'avons pas eu peu de peine à la convaincre d'erreur. Après cela le Comte fit mille questions à Maisiere, qui luy dit tout ce qu'il creut qui pouvoit remettre quelque repos dans son ame; la bonne volonté de Madame d'Alençon, & la tendre affection de la Princesse sa fille y contribuerent extrêmement. La nuit estant déjà si avancée, que le jour commençoit à

paroitre , Maifere preffa le Comte de le congедier. Comme il n'eftoit pas en lieu commode pour écrire, il commit à ce fidelle agent tout ce que fon amour luy infpira, & le pria d'employer toute fon adrefse pour perfuader à la Princeffe de luy accorder une audience particuliere. Maifere n'ofant fe promettre à luy-mefme de venir à bout d'une entreprife fi difficile , ne le promit pas au Comte ; mais bien d'y faire tout ce qu'il luy feroit poffible. Il fe fepara du Prince un peu inquiet , car il eftoit grand jour ; & quoy qu'il fuff fort bien déguifé il craignit extrêmement d'eftre découvert. Il retournoit à Alençon l'efprit rempli de la peur qui l'occupoit , lors qu'il fit une rencontre qui le mit dans le plus grand embaras où jamais il fe fuff trouvé. Il n'eftoit plus qu'à une demy-lieuë de la ville : il avoit déjà quitté le cheval fur lequel il avoit fait le voyage , & fe difpofoit à l'a-

chever à pied, lors qu'au détour d'un chemin il vit le Duc avec toute sa petite Cour, & son équipage de chasse pour le sanglier, qui estoient déjà si près de luy, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'éviter sa rencontre. Ce fut en cette occasion que Maisiere eut besoin de ces ruses ingénieuses, qu'il sçavoit si bien mettre en usage. Il se reposoit en quelque façon sur son déguisement; mais comme c'est l'ordinaire des chasseurs de questionner les passans, il craignit avec raison qu'on ne luy demandast quelque chose, & qu'estant obligé de parler, sa voix ne le découvrist. Il eut recours à une résolution assez singuliere; car il arriva qu'une partie des chasseurs ayant pris une fausse route dans le bois, ils s'estoient égarez: de sorte que quelqu'un de la suite du Duc d'Alençon demanda à Maisiere s'il ne les avoit point rencontrez. A la premiere interrogation il ne répondit rien, &



rien encore à la seconde : il fit signe seulement qu'il estoit muët , & fit plusieurs grimaces à l'imitation de ceux qui le sont, pour exprimer l'envie qu'il avoit de parler : ce qui luy attira abondamment les charitables liberalitez du Duc. Maisiere croyoit estre échapé de ce danger, mais peu après il rencontra la Duchesse, & la Princesse qui poussa son cheval à toute bride vers luy ; & luy demanda s'il n'avoit pas rencontré Monsieur le Duc. Il usa du mesme stratagème envers elle , qu'envers son pere : il fit le muët, & passa pour tel dans l'esprit de tous ceux qui le virent. Enfin il arriva dans la ville chez le correspondant qu'il y avoit ; il sceut qu'on l'estoit venu chercher de la part du Duc , pour le suivre à la chasse d'un sanglier d'une prodigieuse grandeur ; que tout le monde l'avoit accompagné , & qu'il étoit le seul qui ne fust pas de ce divertissement. Il s'informa de cét

homme quelle excuse il avoit donnée pour luy. J'ay dit, luy repliqua-t-il, que vous vous estiez trouvé mal hier au soir, que je vous avois retenu à coucher; & que n'ayant point reposé toute la nuit, il n'y avoit pas d'apparence de vous éveiller, ne sachant précisément en quel estat étoit vostre santé. Aussi - tost Maisiere changea d'habit, trouva heureusement un autre cheval, & courut avec tant de diligence, qu'en fort peu de temps il arriva à l'enceinte des toiles. Le Duc l'accusa de paresse, Mademoiselle d'Alençon d'être trop délicat; & il y eut peu de personnes qui ne luy fissent la guerre, d'avoir esté des derniers à chercher un divertissement, où tout le monde avoit couru avec précipitation: malgré le faux pronostic des chasseurs, l'on prit le sanglier & l'on retourna à Alençon sans que la Princesse pût entretenir Maisiere, elle luy marqua seulement des yeux,

la peur qu'elle avoit eüe ; que n'ayât pas esté trouvé, quand le Duc l'avoit fait chercher, il ne fust venu dans l'esprit de ce Prince soupçonneux, quelque idée de la verité; mais quand il eut le temps de l'entretenir, il luy exaggera si naïvement sa crainte, que Mademoiselle d'Alençon pensa en avoir autant qu'il en avoit eu. Apprenez moy, luy dit-elle, comme vous partistes d'icy, & en quel lieu vous avez rencontré Monsieur le Comte de Dunois ? aussi-tost que je vous eus quittée, je fus dans la Ville chez un homme de ma connoissance, où j'ay des habits de plusieurs façons, j'en pris un, avec lequel je pouvois facilement passer pour un païsan, je cachay mes cheveux le mieux qu'il me fut possible, & traversay toute la ville & le fauxbourg à pied, jusques à un petit village qui n'en est pas fort esloigné, où je trouvay celuy qui m'avoit apporté des nouvelles de Monsieur le Com-

te ; cét homme m'attendoit avec un cheval , à qui je fis faire toute la diligence que je pûs , pour arriver dans un lieu fort écarté , chez un Gentil-homme , où je rencontray Monsieur le Comte , & où j'ay appris de luy, ce que vous desirez d'en sçavoir , Maisiere redit alors à Mademoiselle d'Alençon tout ce qui s'estoit passé dans son voyage , il s'acquitta bien de luy persuader la passion du Comte , & elle fut fort contente de son adresse , mais lors qu'il vint à luy proposer l'entreveuë que le Prince luy demandoit , il ne fut pas en son pouvoir de l'obtenir : hé quoy, Maisiere, luy dit-elle , me voudriez-vous engager à souffrir ce que j'ay souffert depuis le jour malheureux du faux rendez-vous ? ne vous y trompez pas Mademoiselle, repliqua Maisiere , nous ne sommes pas à Amboise , personne n'est icy de concert pour vous trahir , & il n'est dans le monde qu'un Marechal

de Gié , & une Dame de Cominge ? je l'avoüe dit la Princesse , mais Monsieur le Duc d'Alençon est à craindre par tout également , luy seul est plus redoutable , que tout le monde ensemble , & je suis fortement déterminée à ne me pas commettre une seconde disgrâce , après avoir eu de si cruels chagrins de la première. Ce que Maïsiere n'obtint pas de cette tentative , il espéra d'y parvenir avec le temps : plusieurs jours se passerent , pendant lesquels le Comte & Mademoiselle d'Alençon s'écrivoient avec toute la tendresse imaginable , & prenoient soin d'adoucir la rigueur de l'absence par le commerce qu'ils avoient estably entr'eux ; c'estoit bien assez pour tirer le Comte du desespoir ; mais c'estoit trop peu pour le rendre heureux : Maïsiere n'estoit pas non plus satisfait , & il falloit quelque chose de plus pour remplir ses intentions ; car il vouloit que le Priu-

ee eut une conversation particulie-  
 re avec la Princesse, par son entre-  
 mise, & ce dessein occupa quelques  
 jours toutes ses pensées; mais à la  
 fin il imagina cette invention; un soir  
 il dit à la Princesse qu'il avoit veu  
 chez son amy un homme admirable  
 dans la connoissance de l'avenir, il  
 luy persuada de le consulter, &  
 l'assura qu'elle en seroit fort satis-  
 faite. Comme le Duc & la Duches-  
 se estoient ennemis declarez de cet-  
 te science & de ceux qui la profes-  
 soient, il y avoit de grandes mesures  
 à prendre pour voir l'Astrologue sans  
 qu'on le sçeut, mais Rieux à qui  
 Maisiere avoit communiqué la trôpe-  
 rie qu'il vouloit faire à la Princesse,  
 en trouva l'invention, qui fut de le fai-  
 re tenir secrettement chez la fem-  
 me du Capitaine du chasteau, qui  
 estoit de ses amies, & qui estoit  
 d'ailleurs dans une grande curiosité  
 de sçavoir si elle survivroit à son ma-  
 ry qui estoit fort jaloux, & qu'elle

n'aimoit pas ; elle estoit de la meilleure volonté du monde , & il ne manquoit que l'absence du Capitaine pour n'avoir rien à desirer de ce costé-là , mais le Ciel qui commençoit à favoriser les desseins du Comte , fit que le Duc voulant aller à Argentan pour voir un magnifique bâtiment qu'il y faisoit construire , mena avec luy le Capitaine du château , qui estoit fort entendu en Architecture : Maisiere fit sçavoir au Comte qu'il pouvoit venir le lendemain un peu apres la nuit chez son amy , où il l'attendroit pour l'informer du personnage qu'il devoit faire ; cependant il prepara la femme du Capitaine à recevoir l'Astrologue chez elle , & dit à son amy ce qu'il jugea nécessaire pour ne luy pas faire soupçonner la verité. Le Comte arriva , & Maisiere luy dit la ruse dont il se vouloit servir pour luy procurer une conversation avec la Princesse ; il prit un habit qui convenoit

venoit assez au personnage qu'il alloit faire, que ne peut point l'amour dans un cœur qui en est fortement prevenu? ce Prince dont la qualité éminente voyoit peu de chose au dessus de luy, & qui par son air noble & fier, avoit tant d'avantage au dessus de tous les hommes de son siècle; ce Prince, dis-je, dont les heroïques qualitez, l'eslevoient encor au dessus de ce que sa bonne mine & sa naissance promettoient de luy, ce Prince se défait de son rang, pour prendre une figure si éloignée de la sienne; en cét estat il fut receu de la femme du Capitaine avec un Escuyer seulement, qui passoit pour un de ses amis; cette Dame estoit une precieuse de Province un peu coquette, qui avoit lû tous les Romans de son temps, & qui ne pouvoit parler que d'avantures amoureuses ou tragiques, elle pretendit persuader le Comte de la beauté de son esprit, en luy faisant l'histoire



d'une pattie des femmes de la Ville, & puis elle entra insensiblement dans le discours des Astres & de leurs influences; Maisiere luy faisoit signe qu'il n'estoit pas temps de témoigner sa curiosité, mais elle ne la pût cacher, & le Comte commençoit à se trouver un peu embarrassé; car il faisoit scrupule de flater la foiblesse de cette pauvre femme: Maisiere avoit fait sçavoir à la Princesse que l'Astrologue estoit arrivé, & elle survint fort à propos pour interrompre la femme du Capitaine, qui écrivoit dés-ja l'heure & le jour de sa naissance, pour faire tirer sa figure, il y avoit peu de lumiere dans la chambre, & l'Astrologue s'estoit tenu dans un lieu fort obscur, de sorte que Mademoiselle d'Alençon estoit assez près de luy avant que de le connoistre; Maisiere prévoyant bien l'effet que cette surprise pouvoit produire dans l'esprit de la Princesse, avoit adroittement vi-

ré la femme du Capitaine dans une gallerie, pour laisser plus de liberté à la Princesse d'entretenir l'Astrologue, & s'estoit contenté de laisser Rieux & l'Escuyer dans celle ou estoient le Prince & la Princesse. La precaution de Maisiere ne fut pas inutile, car elle fit un grand cry lorsqu'elle connût l'Astrologue, & voulut se retirer en diligence; mais Rieux qui s'estoit approchée d'elle, & qui avoit marqué autant d'étonnement, que si elle n'en eust rien sceu, remit un peu la Princesse du trouble que la veüe du Comte luy avoit causée, & luy fit connoistre qu'ayant fait cette démarche, ce seroit exposer le Prince à estre découvert en ce lieu, que d'en partir avec tant de promptitude; Mademoiselle d'Alençon, s'en prit à Maisiere, Rieux excitoit encor sa colere contre luy, se persuadant aisément qu'il ne seroit pas difficile d'obtenir sa grace, enfin Rieux s'estant retirée

par respect proche d'une fenestre avec l'Escuyer , le Comte reprit la parole. Ce n'est point Maisiere, Mademoiselle , luy dit-il , sur qui doit tomber vostre courroux , ce n'est point moy que vous en devez accuser ; car la crainte de vous déplaire l'auroit emporté sur la passion que j'avois d'avoir l'honneur de vous voir , mais Mademoiselle, l'amour a commis ce crime , & c'est à luy seul que vous le devez imputer. Que ce soit de vous, de Maisiere , ou de l'amour, que j'aye sujet de me plaindre, repliqua Mademoiselle d'Alençon, il est certain que cette surprise m'outrage sensiblement , je ne vous diray pas que je n'eusse esté ravié d'apprendre vostre innocence par vous-mesme, mais quand seulement je songe au peril où vous estes presentement exposé , ce qui m'auroit donné un extrême plaisir , me cause une peine incroyable. Ne contez pour rien , Mademoiselle, le dan-

ger où vous croyez que je suis, reprit le Prince ; mais tenez-moy conte, s'il vous plaist, des cruels chagrins que m'a causé vostre absence, & les soupçons injustes que vous avez eus de ma fidelité? je vous demande pardon dit la Princesse, si j'en ay crû les apparences? & si je vous ay condamné sans vous entendre, mais ne rappelez point dans mon souvenir, ny ma faute, ny le sujet qui me la fait commettre, songez seulement aux malheurs que m'a attiré l'imprudence que je fis de vous donner assignation dans le parc d'Amboise ; songez seulement, Mademoiselle, repartit le Comte, à la joye que je possède presentement, de pouvoir vous consulter sur ma bonne ou ma mauvaise fortune, c'est vous seule : continua-t'il, qui me la pouvez apprendre, comme c'est vous seule qui la pouvez faire: si vôtre fortune estoit en ma disposition, répondit la Princesse, vous auriez lieu de vous

loüer du party que je vous ferois, mais les intétions de Mōsieur le Duc d'Alençon & les miennes sont si contraires qu'il n'y a pas d'apparence que l'avenir nous prepare un destin plus heureux que celuy dont nous nous plaignons aujourd'huy. Que voulez-vous donc que je devienne, interrompit le Comte, si je ne dois rien pretendre de plus favorable dans la suite du temps que par le passé ? c'est à vostre prudence à vous conseiller, dit la Princesse, sur ce que vous devez faire, mais si vous me demandez ce que je souhaite, je vous diray peut-estre avec trop de franchise que je voudrois que vous m'aimassiez toujours, & qu'il nous fust aussi facile de gagner l'esprit du Duc mon pere, qu'il m'a esté aisé de porter celuy de la Duchesse ma mere à desirer nostre alliance ; mais Mademoiselle, reprit le Comte, ne m'ostez pas tout au moins la consolation d'esperer si vous voulez que je vive : esperez,

vivez, & m'aimez, reprit la Princesse, après cela ne pretendez pas une plus longue audience ; il y a longtemps qu'elle devoit avoir finy, ou pour mieux dire je ne devois pas vous l'avoir accordée : hé bien Mademoiselle, dit le Comte, je ne veux rien diminuer de la grace que vous m'avez accordée, en vous obligeant par la contrainte à vous en repentir, je vais me separer de vous, mais après m'avoir ordonné de vivre, d'esperer, & de vous aimer, ne me direz vous rien de la part, que je dois pretendre en vostre cœur? comme je ne suis pas injuste, repliqua la Princesse, je n'exige pas vostre amitié, sans vous donner dans la mienné toute la part que mon devoir me permet de vous y donner. Le Comte rendit mille graces à la Princesse, & après qu'il l'eut assurée d'un amour & d'une fidelité inviolable, & qu'il eut obtenu d'elle le pardon de Maïsiere, elle

se separa de luy ; mais à peine avoit elle fait les premiers pas pour retourner à son appartement , qu'elle trouva le Capitaine du Château qui revenoit ayant laissé le Duc à Argentan : cette diligence & la conjoncture dans laquelle il arrivoit donnerent bien de l'inquietude à Mademoiselle d'Alençon , car le Capitaine n'estoit party que le matin , on le voyoit revenir le soir , & l'on avoit lieu de douter qu'il ne fust arrivé quelque accident au Duc , ou tout au moins qu'il n'eust découvert , quelque chose de ce qui se passoit à Alençon ; dans cette perplexité elle ne sçavoit comme elle devoit agir ; car de laisser entrer le Capitaine dans sa chambre , il n'y avoit pas d'apparence, le Comte y estant ; il y en avoit encor moins de luy confier ce secret ; mais Maisiere qui trouvoit des expediens pour tout , dit à la Princesse , sans doute Mademoiselle, vous ne pensez pas que Mad-

me la Duchesse sera dans une impatience extrême , quand elle sçaura que Monsieur le Capitaine est de retour , commandez-luy , s'il vous plaist de vous donner la main , & de vous conduire dans la chambre de Madame vostre mere. Mademoiselle d'Alençon passa avec luy dans la mesme galerie par où elle estoit venuë chez le Capitaine , qui luy fit de grands complimens sur l'honneur qu'elle avoit fait à sa femme ; il s'imaginait bien qu'il falloit qu'il y eut quelque raison qui l'eust portée à faire cette visite , mais il ne la pouvoit deviner , pendant que la Duchesse luy demandoit la cause d'un si prompt retour. Maisiere fit sortir l'Astrologue fans qu'il eust le loisir de tirer l'Oroscoppe de la Dame , ny mesme de repartir précisément aux grandes civilitez qu'elle luy fit ; elle le pria de ne se pas rebuter , & qu'ayant à demeurer à Alençon, elle le püst voir chez quel-



qu'une de ses amies: le Comte sortit, en luy promettant qu'il ne perdroit aucune occasion de l'entretenir, il se rendit à la maison de l'amy de Maisiere, d'où il partit la nuit suivante, & Maisiere revint promptement au Chasteau pour voir ce qui s'y passoit; tout y estoit assez tranquille en apparence, à la reserve de Mademoiselle d'Alençon, qui n'estoit pas revenuë de la peur que le retour du Capitaine luy avoit causée. Il estoit aussi un peu inquiet de sçavoir ce qui l'avoit obligée à visiter sa femme, qui ne sçavoit ce qu'elle en devoit dire: mais Maisiere se doutant de l'embaras où elle se pouvoit trouver, fut l'aider à en sortir. Il entra mesme dans la chambre comme le mary fâcheux vouloit absolument que sa femme sceust la raison pour laquelle la Princesse estoit venuë chez eux. C'est à moy, luy dit Maisiere, à vous instruire de ce que vous demandez; car c'est à

moy que vous devez l'honneur que  
 vous avez reçu. Un de mes amis  
 passant par icy, continua-t-il, m'a  
 rencontré dans la ville; & comme je  
 sçay qu'il est fort sçavant en l'art de  
 prédire j'ay pensé que Mademoiselle  
 d'Alençon ne seroit pas fâchée d'ap-  
 prendre de luy quelque chose de  
 l'avenir, j'ay crû aussi que vôtre  
 femme seroit bien-aïse de sçavoir si  
 vous auriez des enfans, & quel bien  
 il vous doit arriver de l'amitié que  
 Monsieur le Duc vous porte. Mais  
 sçachant que Madame la Duchesse  
 n'approuve pas cette curiosité, la  
 Princesse pour satisfaire la sienne a  
 choisi vôtre chambre. Je suis fâ-  
 ché, repartit le Capitaine, que je  
 n'aye pas vû cet honneste-homme.  
 J'en suis au desespoir, reprit Mai-  
 siere, mais il n'y avoit pas plus  
 d'une heure qu'il estoit party quand  
 vous estes entré. Hé bien, dit le Ca-  
 pitaine, que vous a-t-il dit de nôtre  
 fortune? Quelle sera grande, repli-

qua Maisiere, qu'il doit entrer dans vostre maison de grands biens par la liberalité d'une jeune Princesse, & que vous n'aurez qu'un fils qui succedera à vostre bon-heur. Ce bon-homme fut fort content de cette prédiction, & Maisiere encore plus de le laisser tranquille. Le lendemain la Princesse fit une assez rude réprimande à Maisiere sur la tromperie qu'il luy avoit faite le jour précédent, & luy défendit serieusement de luy en faire jamais de pareilles. Je souhaite de tout mon cœur, Mademoiselle, luy dit-il, que je ne me trouve pas en état d'inventer une nouvelle ruse pour vous faire voir Monsieur le Comte de Dunois, & que le Ciel vous condamne bien-tost à ne vous quitter jamais. La Princesse trouva qu'il estoit à propos que Maisiere allast à Argentan voir le Duc. Il en demanda la permission à la Duchesse, qui fut fort aise de le voir dans ce sentiment; mais il en fut

Fut empesché par l'arrivée inopinée de ce Prince, qui commanda en entrant qu'on tint toutes choses prêtes pour partir le lendemain pour la Cour. Il estoit accompagné du Comte de Montsaureau, que le Roy luy avoit envoyé pour luy apprendre l'estat où étoient les choses, & pour hâter son voyage à Amboise. La Duchesse, & Mademoiselle d'Alençon furent extrêmement surprises de voir Monsieur de Montsaureau avec le Duc; elles en eurent aussi bien de la joye, car c'estoit un homme d'une probité consommée, & qui n'avoit jamais esté dans des interests qui leur fussent suspects. Monsieur d'Alençon le laissa auprès d'elles, & dit à Mademoiselle sa fille en passant, qu'elle retourneroit à Amboise avec moins de chagrin qu'elle n'estoit venuë à Alençon. Aussi-tost qu'il fut parti Monsieur de Montsaureau, pour ne les pas faire languir plus long-temps dans

L'attente des agreables nouvelles qu'il leur apportoit, prit ainsi la parole, en s'adressant à la Duchesse. Vostre départ, Madame, surprit & affligea également toute la Cour; mais la veritable cause n'en estant pas connuë, le monde en cherchoit les motifs sans les pouvoir deviner, à la reserve d'un petit nombre de personnes qui sçavoient ce secret. Pour moy je ne l'ignoray pas longtemps, car la Reine me fit l'honneur de m'en parler, & de me dire tout ce qu'elle avoit sceu de la bouche de Madame de Cominge. Le Comte de Montsaureau en fit le détail à la Duchesse, & Mademoiselle d'Alençon l'entendit pour la seconde fois; car Maisiere l'en avoit déjà informée. Après cela, continua Montsaureau, le Mareschal tomba extrêmement malade, & Madame de Cominge, par le commandement de la Reine, le visita toujours. Elle sceut de luy que l'absence le tourmentoit

rigoureusement ; & que ne la pouvant plus supporter , il estoit resolu d'employer tous les artifices imaginables pour détruire le Comte de Dunois dans l'esprit du Roy , & le faire exiler de la Cour ; & ensuite pour y faire rappeler Mademoiselle d'Alençon. La Reine n'avoit encore pû persuader au Roy , que l'amour & la politique n'estoient qu'une mesme chose dans le Marechal ; & le Roy estoit tellement persuadé de son affection pour le bien de l'estat , qu'elle n'avoit pû venir à bout de l'en détromper. Il la pria mesme de ne luy en parler jamais. Le Marechal estant parfaitement gueri de sa maladie , le Comte de Dunois le rencontra dans l'antichambre du Roy , & luy dit des choses assez piquantes , que tout le monde a sceuës , & dont le Roy fut fort irrité. Les plus honnestes gens de la Cour ne laisserent pas de se ranger auprès de luy ;

& ce fut avec un sensible regret que ses amis le virent partir d'Amboise. Par malheur la Reine se trouvoit mal, & n'estoit pas en estat d'agir pour le Comte de Dunois : de sorte que nos raisonnemens furent inutilles auprès du Roy. Il eut pourtant cet égard pour le Comte, de vouloir seulement que ses amis luy conseillassent de se retirer pour quelque temps, ne voulant pas luy prescrire le lieu de son exil. Cet éloignement acheva de mettre la consternation dans tous les cœurs, & jamais je n'avois vû la Cour si melancolique. Je m'apperceus mesme que le Roy le supportoit avec peine, & qu'il appelloit quelquefois ce Comte, sans penser qu'il étoit trop loin pour luy répondre. Nous attendions quelque heureuse revolution, qui nous redonnast vostre presence, & qui y rappellast le Prince, lors qu'on apprit que les Milanois avoient renouvelé le traité d'alliance avec l'Em-

pereur , & Ferdinand, & qu'ils faisoient tous ensemble de grandes levées , pour s'opposer au passage du Roy , sur le bruit qui couroit qu'il vouloit retourner en Italie. Le Roy eut beaucoup de peine à croire cette nouvelle , mais elle luy fut confirmée de tant de divers endroits, qu'il n'eut plus lieu d'en douter. Il en parla au Mareschal de Gié, & le voulut rendre responsable de la rupture d'un traité, de l'évenement duquel il s'estoit si souvent chargé. Le Mareschal se justifia par un discours assez éloquent ; mais lorsque le Roy luy demanda précisément de quelle conduite il s'estoit servi pour cette negociation , le Mareschal se trouva fort embarrassé , car il ne pouvoit rien dire à sa Majesté dont elle deût estre satisfaite. Tout ce que la Reine luy avoit dit luy revint dans la memoire ; mais sa bonté naturelle, & l'affection particuliere qu'il avoit toujours eüe pour le Mareschal, luy



firent suspendre encore pour quelque temps son juste ressentiment. Justifiez-vous, luy dit le Roy, je vous en prie, & je souhaite que vous le puissiez: faites-moy connoître que vous soyez entré en traité avec le Duc de Milan; quelles estoient les propositions que vous luy avez faites, & les raisons pour lesquelles ses propositions n'ont pas réüssi; après cela je seray content: & s'il y a de vostre faute, je ne l'imputeray point au defaut de vostre zele pour mon service; j'aime mieux la rejeter sur vostre imprudence que sur vostre infidelité. Le Marechal eust bien voulu persuader au Roy que ce qu'il apprenoit estoit une imposture. Peut-estre qu'en un autre temps il l'auroit pû faire; mais sa bonne foy commençoit à devenir trop suspecte, pour l'en laisser croire sur sa parole. Quoy que le Roy luy pûst demander, il ne fit aucune réponse positive. Estant donc re-

buté de son peu de sincerité, il commanda au Capitaine de ses gardes d'aller se saisir de la cassette du Marechal, & de la luy apporter. J'estois dans l'antichambre lors qu'elle y passa, & je fus tout aussitost en avertir la Reine, à qui cette nouvelle ne déplût pas, jugeant, selon toutes les apparences, qu'il falloit que le Roy fut entré en quelque soupçon de la fidelité du Marechal, & qu'il cherchast à s'en éclaircir. Elle s'assura de Madame de Cominge pour dire la verité de ce qu'elle sçavoit, lors qu'il en seroit temps. Cependant le Roy n'eut pas si-tost la cassette entre ses mains, qu'il la fit ouvrir. Il y trouva un projet que le Marechal avoit fait pour préparer les esprits à la rupture du traité de Milan. Il y trouva encore la copie d'une Lettre qu'il écrivoit à Sforce, par laquelle il luy proposoit le Mariage de Mademoiselle d'Alençon, avec son neveu, &

luy faisoit entendre , que pourvû qu'il en acceptast la proposition , la conclusion en pouvoit estre differée de quelques années. Il luy demandoit qu'il quittast le parti du Roy d'Espagne , & qu'il facilitast le passage de l'armée ; mais si foiblement, qu'il estoit aisé de connoistre , qu'il n'avoit pas envie d'obtenir ce qu'il sembloit desirer. Il y avoit encore un papier attaché à celuy-cy , qui estoit écrit en chiffres , où le Roy ne pût rien connoistre , non plus qu'à plusieurs autres de cette nature, qui luy tomberent entre les mains. Il ne luy fut pas non plus possible d'en tirer l'explication du Marechal. Le Roy n'en voulant pas voir davantage : Cela suffit, dit-il , pour me faire connoistre les motifs qui vous ont fait agir , retirez-vous dans vostre appartement , d'où je vous défends de sortir que par mes ordres. Et vous , continua-t-il , se tournant vers son Capitaine des

gardes , ayez soin d'empescher qu'il ne parle à personne. Le Roy demeura seul dans son cabinet fort irrité contre le Marechal : mais la Reyne ne luy donna pas le temps de faire une longue reflexion sur le crime ny sur le criminel. Elle prit un pretexte d'aller interrompre sa solitude, & luy parler d'autre chose que du Marechal ; mais le Roy n'estoit pas en estat de commécer un autre discours. Il luy fit ses plaintes de la perfidie du Marechal, il s'accusa de prévention en sa faveur, & luy dit tout ce que son ressentiment luy pût inspirer. Ce n'est pas que la Reyne ne remarquast bien que le Roy avoit encore de certains retours qui penchoient à la clemence, & que pour peu que l'on eust pris soin d'excuser le Marechal, il n'auroit peut-estre pas esté difficile de le rétablir ; Mais la Reyne qui estoit dans d'autres sentimens, fit sçavoir au Roy ce que Madame de Cominge luy avoit

appris, & dont il n'avoit point voulu estre informé, & pour ne luy laisser pas lieu d'en douter, elle fit voir des billets qui s'expliquoient clairement de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Alençon, & de la peur qu'il avoit qu'elle n'épousast le Comte de Dunois. Madame de Cominge ajouta qu'il luy avoit toujours parlé du traité de Milan, comme d'une chose à laquelle il voyoit peu d'apparence. Le Roy se saisit des billets qu'elle luy fit voir; & comme il les voulut mettre dans la cassette du Marschal, la curiosité de la Reyne la porta à lire plusieurs papiers qu'elle y rencontra. Dans les premiers on ne trouva que la confirmation de sa faute; dans d'autres elle lût quelques projets de Lettres qu'il avoit eu intention d'écrire à Mademoiselle d'Alençon; mais le dernier sur lequel elle mit la main estant cacheté, luy donna plus d'envie de le lire. C'estoit la

clef des chiffres de la Lettre de Sforce, & de celle du Marechal. Elle s'en servit pour expliquer l'un & l'autre. Le Marechal luy propofoit d'accorder les articles du Mariage de Mademoiselle d'Alençon avec le Duc de Milan, & de demander qu'elle fust mise auprès de la Duchesse mere du Duc, pour prendre les manieres du païs, & pour nourrir l'amour entre la Princesse & luy, à ces conditions. Il promettoit à Sforce de luy livrer les troupes qu'il commanderoit au voyage d'Italie, & d'entrer avec luy dans le parti des ennemis du Roy. Sforce qui raisonnoit avec un esprit plus sain que le Marechal, qui n'agissoit que par les maximes de l'amour, & ne consultoit ny la prudence ny la bonne foy : Sforce, dis-je, ne voulut pas par ce procédé se mettre hors d'estat de faire quelque jour sa paix avec le Roy, & il refusa prudemment de faire

une liaison particuliere avec un homme qui quierroit sans sujet les interests du plus grand Roy du monde, & dont il recevoit tous les jours des témoignages de bien-veillance: joint qu'ayant dessein de perdre le Duc de Milan, & s'emparer de son Estat, les propositions du Marechal n'étoient pas à son usage. Je ne vous rediray point, Madame, poursuivit Monsieur de Montsaureau, qu'elle fut la colere du Roy, & le ressentiment qu'il eut de la trahison du Marechal, cela seroit inutile. La Reyne l'appaisa autant qu'il luy fut possible, avec sa douceur & sa prudence ordinaire; mais elle luy conseilla d'éloigner de luy cét indigne objet de son courroux, de l'envoyer prisonnier dans le chasteau de Tours, & de luy donner des Commissaires, pour travailler par les formes à sa punition. Cét avis fut executé sur l'heure mesme. Les amis du Marechal le voukurent justifier; mais le  
Roy

Roy leur imposa silence, & pas un d'eux n'osa plus parler en sa faveur. Dans ce mesme temps le Roy fit appeller le Marquis de la Trimouïlle, & luy dit fort obligamment, que comme c'estoit par son conseil que le Comte de Dunois s'estoit retiré de la Cour, il vouloit se servir de luy pour y rappeler ce Prince; & le fit partir aussi-tost. Il me commanda en mesme-temps de vous venir annoncer cette nouvelle, pour disposer Monsieur le Duc, & vous, Madame, à consentir au Mariage du Prince, & de la Princesse. Madame la Duchesse eut tant de joye d'apprendre cét heureux changement, qu'à peine elle la pût exprimer. Il est aisé de comprendre que celle de Mademoiselle d'Alençon avoit quelque chose de plus sensible; mais sa modestie estant encore plus grande que sa joye, elle la renferma si bien dans son cœur, qu'elle n'en fit même pas paroistre autant que la bien-



seance le luy permettoit. Maisiere eust bien voulu aller trouver le Comte de Dunois, ou pour luy annoncer cette nouvelle, ou pour s'en réjoñir avec luy, s'il la sçavoit déjà; mais Mademoiselle d'Alençon ne le jugea pas à propos. Cependant le Marquis de la Trimouille, qui avoit fait une diligence extrême, arriva chez le Comte, où il ne le trouva pas, & ne pût sçavoir d'aucun des Officiers de sa maison quelle route il avoit prise. Il passa quelques heures dans la peine d'imaginer de quel côté il devoit tourner pour le joindre; mais le retour du Prince le tira de cet embarras. Le plaisir qu'il avoit eu de voir Mademoiselle d'Alençon, & celui qu'il avoit encore de pouvoir embrasser un ami si zélé & si fidelle, luy fit aborder le Marquis avec un visage infiniment content; & le Marquis acheva de le combler de satisfaction en luy apprenant ce que le ciel & le

fortune avoient fait pour luy , & ce que l'un & l'autre avoient fait contre le Mareſchal ; il ſe donna tout entier à la joye, de ſçavoir que tout luy preparoit la poſſeſſion de la Princeſſe , & qu'il alloit reprendre dans l'eſprit du Roy la place qu'il y avoit autrefois occupée. Sa generoſité excita pourtant dans ſon cœur quelque compaſſion de la diſgrace du Mareſchal. Il auroit peut-eſtre eſté bienaiſe de le mettre en eſtat de ſe repentir de ſon crime ; mais il ne demandoit pas une vengeance ſi complete : la pitié ceda pourtant à l'eſperance de jouir du ſeul bien auquel il aſpiroit. Il comprit bien en ce temps-là que la joye n'eſt pas plus tranquille que la douleur ; car il fut impoſſible au Marquis de la Trimouille d'obtenir un quart d'heure d'audiance , pour luy faire le détail de toute cette revolution , ſans qu'il l'interrompiſt à tous momens , ou pour luy faire de nouvelles que-

stions, ou pour luy donner des témoignages du plaisir qu'il ressentoit. La meilleure partie de la nuit se passa dans cette occupation ; & le Soleil étoit à peine levé, que le Comte éveilla le Marquis de la Trimouille, & ils partirent ensemble pour Amboise. Il voulut faire sçavoir à Mademoiselle d'Alençon ce qui se passoit alors dans son cœur ; mais le Marquis luy dit que Monsieur de Montsureau avoit ordre de presser le retour du Duc à la Cour, & qu'ils seroient partis pour s'y rendre, quand on arriveroit à Alençon de sa part. Le Comte ne songea plus qu'à faire une extrême diligence pour se rendre auprès du Roy, qui le receut avec des témoignages sensibles de joye & d'affection. Il luy fit connoître ensuite à quel point il se sentoit offensé de la perfidie du Mareschal. A quoy Monsieur le Comte ne répondit pas en ennemy du Mareschal ; &

s'il ne prit pas le soin de le justifier, il ne se servit pas aussi de l'occasion qu'il avoit d'achever de le perdre; & quoy qu'il eust de grands sujets de luy vouloir du mal, il est certain qu'il porta plûtoſt le Roy à la clemence qu'à la rigueur, rejetant le crime du Mareſchal ſur la violence de ſon amour: mais comme ſon amour étoit un crime, le Roy eſtoit reſolu de le punir juſques dans ſa ſource, ſans que rien fuſt capable de lè dérober à ſon reſſentiment. Après une aſſez longue converſation, où il parla au Comte de la guerre qu'il alloit entreprendre, des affaires de l'Eſtat & de ſes intereſts les plus particuliers, il tomba ſur le Mariage de ce Prince avec Mademoiſelle d'Anlençon: Je veux, luy dit le Roy, reparer les peines que je vous ay fait ſouffrir par les obſtacles que j'ay apportez à voſtre bon-heur, & commencer le châtiment du Mareſchal de Gié par la fin de vos ſouffrances.

& par une blessure en la partie la plus sensible de son cœur. Je veux encore, continua le Roy, que vous veniez avec moy saluer la Reine & la remercier de l'affection avec laquelle elle a toujours pris vos interets. En effet il luy presenta le Comte, à qui elle donna de grandes marques de sa bonne volonté, & de l'envie qu'elle avoit de le voir en estat de n'avoir rien à craindre, & plus rien à desirer, que la durée de sa felicité. La Reine luy apprit aussi que Madame de Cominge s'estoit retirée volontairement de la Cour, pour ne pas s'exposer aux reproches qu'elle pouvoit attendre de Mademoiselle d'Alençon, pour son infidelité. Le Roy voulut encore, pour obliger le Comte de Danois, aller le lendemain à la chasse du côté par où le Duc d'Alençon devoit arriver, afin d'estre témoin du plaisir qu'il auroit de revoir sa Princesse. Le commencement de cette journée

n'eut que de doux présages pour le Comte. Le temps estoit admirablement beau, & la chasse fut heureuse. Cependant il ne laissa pas de luy ennuyer beaucoup; car le jour estoit prest de finir lors que l'on apperceut les carosses du Duc d'Alençon. Il en descendit par respect d'aussi loint qu'il vit venir le Roy, qui le receut avec mille témoignages de bienveillance. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé les rigueurs de l'absence qui puissent parfaitement exprimer l'aïse du retour. Le Comte de Dunois & Mademoiselle d'Alençon en firent une agreable experience en cette rencontre; & s'ils n'eurent pas d'abord la liberté de s'en expliquer l'un à l'autre, le plaisir en fut plus sensible dans leur cœur. Comme le départ de ces illustres personnes avoit infiniment affligé toute la Cour, leur presence y ramena les divertissemens & la joye. La Reine n'en avoit point encore tant fait pa-

roistre qu'elle en témoigna à Mademoiselle d'Alençon, pour son retour, & pour l'apparence qu'elle voyoit au Mariage de la Princesse & du Comte de Dunois. Ce jour-là mesme le Roy en parla au Duc d'Alençon, qui receut cette proposition comme tres-avantageuse, & répondit au compliment du Comte avec beaucoup de civilité & de tendresse. Après les ceremonies qui s'observent entre les personnes de ce rang, le Duc d'Alençon dit galamment au Comte de Dunois, qu'il luy demandoit pardon de s'estre opposé quelque temps à ses souhaits, mais que la diligence qu'il alloit apporter à les satisfaire repareroit une faute dont il n'estoit pas seul coupable. En effet il ordonna à sa fille de ne plus contraindre l'inclination qu'elle avoit pour le Comte, puis que dans peu de jours elle seroit en état de ne luy en refuser aucun témoignage. Elle rougit par modestie; mais

est ordre, quoy qu'absolu, n'eût rien de desagréable pour elle, & remplit le cœur du Comte d'un extrême plaisir. La liberté qu'il avoit alors de l'exprimer, ne diminua rien de la delicateffe avec laquelle il la ressentoit. Maisiere sembloit être encore plus aise que le Prince & la Princesse, pour qui la feste se faisoit. Il fut si liberalement recompensé de l'un & de l'autre, qu'il n'eut plus rien à desirer de la fortune. Au reste, le Roy ne voulant rien meller de triste à la joye publique, commanda qu'on suspendist le jugement du Marechal de Gié, dont la prison fut extrêmement longue, comme l'histoire nous l'apprend. Le Marquis de la Trimouïlle de son côté fit éclater la sienne par des divertissemens aussi galamment inventez, qu'ils furent executez avec magnificence : mais ces plaisirs, quelques grands qu'ils fussent, ne doivent estre comptez



182 LE COMTE DE DUNOIS.

pour rien en comparaison de ceux  
que goûterent le Comte de Dunois  
& Mademoiselle d'Alençon dans  
l'heureux accomplissement de leurs  
desirs.

F I N.





0 0 5  
0 2 2 1  
0 1 1 1 1 1 1

2 8 2  
2 1 0 1  
2 0 1 0 1  
5 2  
1 4 1 1 2  
2

4 3  
1 1  
2 2 5  
1 1 1 0 1  
2 2 2 0  
2 1 2 1 2

5 5  
6 6  
1 1 1 1 1 1 1  
2 2 2 2 2 2 2  
3 4 1 2





LEGATORIA DI LIBRI  
R. CICCIORICCIO  
Borgo Vittorio, 26  
ROMA

